



# CHOISIR UNE CARRIÈRE



REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / DÉCEMBRE 2008

VOLUME 13 / NUMÉRO 12

<http://www.america.gov/publications/ejournalusa.html>

---

## Programmes d'information internationale

Coordonnateur	Jeremy Curtin
Directeur de la publication	Jonathan Margolis
<hr/>	
Conception	George Clack
Rédacteur en chef	Richard Huckaby
Directeur de la rédaction	Charlene Porter
Chef de la production	Susan Doner
Chef adjointe de la production	Sylvia Scott
Version Internet	Janine Perry
<hr/>	
Révision	Rosalie Targonski
Photographies	Ann Monroe Jacobs
Page de couverture	David Hamill
Illustration de couverture	Barton Stabler/Corbis
Documentation	Martin Manning
Traduction	Service linguistique IIP/AF
Maquette de la version française	Africa Regional Services, Paris

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie une revue électronique mensuelle sous le logo *eJournal USA*. Ces revues examinent les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis.

Publiée d'abord en anglais, la revue mensuelle est suivie d'une version en espagnol, en français, en portugais et en russe. Certains numéros sont également traduits en arabe, en chinois et en persan. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien ; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles, les photographies et les illustrations publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits ou traduits en dehors des États-Unis, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas ils ne peuvent être utilisés qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.

Les numéros les plus récents, les archives ainsi que la liste des revues à paraître sont disponibles sous divers formats à l'adresse suivante :

<http://www.america.gov/publications/ejournalusa.html>.

Version française : <http://www.america.gov/fr/publications/ejournalusa.html>

Veillez adresser toute correspondance au siège de l'ambassade des États-Unis de votre pays ou bien à la rédaction :

Editor, *eJournal USA*  
IIP/PUBJ  
U.S. Department of State  
301 4th Street SW  
Washington, DC 20547  
États-Unis d'Amérique

Courriel : [eJournalUSA@state.gov](mailto:eJournalUSA@state.gov)

---

# Avant-propos

**A**ux États-Unis, on entend des jeunes dire : « Ma vie m'appartient... Je choisis librement ma voie... Je fais ce que je veux... » Cette attitude se reflète notamment dans la chanson moderne, où l'on entend des refrains sur le même thème : « Fais ce que tu voudras ».

Ainsi s'expriment, depuis des générations et dans différentes cultures, les réponses les plus diverses aux questions qui se posent lorsqu'une personne passe à l'âge adulte et doit faire les choix difficiles qui détermineront son avenir.

Certains slogans donnent l'impression que devenir adulte est une aventure merveilleuse. En réalité, la plupart des jeunes craignent de ne pas trouver le genre de travail intéressant qui leur procurera un revenu leur permettant de vivre confortablement.

Qu'on appelle cela choisir une carrière ou un métier, subvenir à ses besoins ou simplement obtenir un emploi, tout le monde souhaite exercer une profession à la fois intéressante et qui permette de payer les factures. Mais comment s'y prendre ? Aucune formule magique, aucune incantation mystérieuse ne vous en livrera la clé. Mais nous avons trouvé des avis qui pourront vous guider.

Dans les pages qui suivent, nous avons demandé à divers Américains de nous dire comment ils ont

découvert la voie ayant mené à une carrière qui leur convient et ce qu'ils ont appris en chemin. Ils relatent les bonnes étapes mais n'omettent ni leurs mauvais choix ni leurs erreurs de parcours. Vous rencontrerez des gens qui ont trouvé leur voie tout en faisant un travail difficile, très mal rémunéré. Certains vous diront comment leur famille a influencé leur choix ; d'autres décriront les années qu'ils ont passées dans une direction avant de s'apercevoir qu'ils devaient choisir une voie

différente.

Ce numéro contient également des conseils d'experts qui ont trouvé leur vocation en aidant d'autres personnes à choisir une carrière. Il se peut qu'ils vous aident à découvrir quelles compétences, quelles références et quelles passions pourraient vous orienter dans la recherche d'une carrière.

Ces histoires, toutes différentes, se rapportent en fin de compte au même sujet : il s'agit d'autodétermination, de pouvoir de décision,

de rêves à concevoir et à réaliser.

*La rédaction*



Barton Stabler/Photodisc/Getty Images



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / DÉCEMBRE 2008 / VOLUME 13 / NUMÉRO 12

<http://www.america.gov/publications/ejournals.html>

## Choisir une carrière

### 4 **Qu'avez-vous à offrir au monde ?**

RICHARD BOLLES

Expert en planification de carrière, l'auteur explique comment une personne peut identifier ses aptitudes et ses compétences.

### 7 **Choix de carrière et de vie: le rôle déterminant de la culture**

RICHARD BOLLES

Ce même spécialiste souligne la diversité des manières dont on fait son choix de carrière selon les pays.

### 11 **Quid après le diplôme? – Le P.D.G. de Dell Computers, Michael Dell**

De brefs extraits de discours prononcés par de hautes personnalités lors de la cérémonie de remise de diplômes dans diverses universités.

### 12 **Et une rivière nous y conduit...**

JEFF RENNICKE

Un écrivain de la nature explique comment sa passion pour les rivières lui a fait découvrir sa carrière.

### 15 **Quid après le diplôme? – Le P.D.G. d'American Express, Kenneth Chenault**

### 16 **Chili, hot-dogs et héritage familial**

JEANNE HOLDEN

Le restaurant Ben's Chili Bowl est une entreprise familiale fondée par un immigrant qui a passé le flambeau à ses enfants.

### 20 **Créer des souvenirs pour gagner sa vie**

WALTER SCHEIB

Un ancien chef cuisinier de la Maison-Blanche fait part de sa passion pour sa profession.

### 23 **Quid après le diplôme? – Le gouverneur de la Californie, Arnold Schwarzenegger**

### 24 **Un passionné de jeux trouve le travail de ses rêves**

BILL WADLEIGH

Un producteur de jeux vidéo nous explique comment il a développé le savoir pour un emploi rêvé dont il ne soupçonnait pas l'existence.

### 26 **Hommage aux métiers salissants, difficiles et dangereux**

Un entretien avec Mike Rowe, le présentateur d'une émission télévisée qui valorise les métiers rudes et salue les qualités des travailleurs qui s'y adonnent.

### 30 **Nager avec les requins**

Dans son blogue, Mike Rowe parle de l'une de ses aventures les plus dangereuses.

### 32 **Quid après le diplôme? – Le juge de la Cour suprême Stephen Breyer**

### 33 **Le choix d'un emploi dans un monde en évolution**

PHYLLIS MCINTOSH

Les techniques nouvelles et les restructurations économiques ont modifié les paramètres du choix et de la recherche d'un emploi.

**37 Un service civique qui permet de se forger une carrière**

STOBHAN DUGAN

Les jeunes bénévoles de l'Americorps se découvrent des aptitudes et acquièrent l'expérience qui les aideront à s'orienter dans la vie active.

**41 L'autonomisation d'une collectivité**

GWEN MOORE

Une députée à la Chambre des représentants évoque son expérience antérieure dans un programme de service social qui lui a procuré des enseignements précieux.

**44 Quid après le diplôme? – Le chanteur Billy Joel**

**45 Chaque appel est différent**

ANDREA CLARK

Une femme pompier raconte comment elle a renoncé à une carrière d'ingénieur en faveur d'un métier risqué mais exaltant.

**47 Entrer à l'université**

L'admission dans une université peut être une aventure éprouvante. L'organisation sans but lucratif College Summit aide les lycéens prometteurs à s'inscrire.

**50 Ouvrez les yeux**

ELDON HARMON

Un ancien bénéficiaire du College Summit évoque son expérience.

**52 Une vie de changements**

MAGGIE LEFFLER

Pour l'auteure, être à la fois romancière et médecin était le seul choix possible.

**54 Documentation complémentaire (en anglais)**

# Qu'avez-vous à offrir au monde ?

Richard Bolles

*Richard Bolles, expert en planification de carrière et auteur du livre De quelle couleur est votre parachute? explique comment identifier, parmi vos compétences, celles qui vous conduiront à une carrière satisfaisante.*

Cela fait des années que j'anime des séminaires qui réunissent des participants du monde entier – pauvres, riches, jeunes, âgés, instruits ou non. Je me suis aperçu que chacun d'entre nous – je dis bien chacun – possède au moins 500 compétences. Toute la question est de savoir de quelle sorte et quelles sont ces compétences.

Nous naissons tous avec certains dons, certaines aptitudes ; cela vaut même pour les personnes lourdement handicapées. Observez donc un nourrisson qui apprend, assimile ce qu'il apprend et le met en pratique. On ne cessera de s'émerveiller de ses prouesses !

Considérez alors vos propres compétences, examinez-les et reconnaissez qu'il s'agit de talents à offrir au monde qui vous entoure.

Il existe schématiquement trois types de compétences, que l'on peut répartir en trois catégories grammaticales : verbes, noms et adjectifs.

Certaines de vos compétences sont des verbes, qui correspondent à ce que vous faites. Par exemple : soigner, coudre, construire, conduire, communiquer, persuader, motiver, négocier, calculer, organiser, planifier, mémoriser, faire des recherches, synthétiser, etc. Il s'agit de compétences « transférables » (que vous pouvez transférer d'un domaine d'activité à un autre) ou fonctionnelles. On parle également de talents, dons et « aptitudes naturelles ».

Il s'agit de vos points forts, qui sont souvent innés. Certaines personnes sont par exemple des négociateurs nés. Mais si ce n'est pas le cas, vous pouvez souvent apprendre ce genre de choses avec le temps. Certaines de ces



© AP Images/The Fresno Bee, Tomas Ovalle



© AP Images/Daily Messenger/Jack Haley

Des études ont démontré que les emplois les plus valorisants sont ceux qui touchent les relations humaines : santé, enseignement, protection, etc. De même, les professions faisant appel à la créativité procurent un degré élevé de satisfaction. Ci-dessus, une institutrice de maternelle apprend aux enfants à courir sur le gazon plutôt que sur le ciment.

Stage de formation professionnelle en soins vétérinaires dans l'État de New York.

compétences sont ainsi « acquises ». Il est très rare de les perdre.

On qualifie ces compétences de « transférables » car elles peuvent être appliquées dans différentes activités professionnelles et dans divers domaines, quel que soit le nombre de fois où vous changez de métier.

Ces compétences correspondent à ce que vous savez bien faire dans l'une des trois sphères suivantes :



© AP Images/Matt Houston

Artiste du Maryland, Simmie Knox est le premier Afro-Américain engagé pour réaliser un portrait présidentiel.

relations humaines, choses et données/informations/idées. Dans la plupart des cas, nous avons tendance à préférer des activités professionnelles où nous avons principalement affaire soit à des gens, soit à des objets soit encore à des données.

Pourquoi? Parce que c'est dans ces conditions que nous nous servons des compétences dont nous aimons le mieux nous servir.

Certaines de vos compétences correspondent à des noms, des sujets ou des objets que vous connaissez bien. Par exemple: l'informatique, l'anglais, les antiquités, les fleurs, les couleurs, la mode, Microsoft Word, la musique, le matériel agricole, les données, le graphisme, l'Asie, le Japon, la Bourse, etc.

Il s'agit de vos compétences thématiques ou encore de compétences-connaissances. Ce sont des domaines dans lesquels vous avez des connaissances dont vous aimez vous servir dans votre travail. Ce sont souvent ce qu'on appelle vos « domaines d'expertise ».

Vous avez acquis ces compétences au fil des ans, par un apprentissage (formel ou non), dans vos études, par votre expérience, dans les livres ou encore auprès d'un formateur.

Parmi ces compétences, lesquelles aimez-vous vraiment utiliser? Il s'agit là de la deuxième sorte de compétences que vous avez à offrir au monde qui vous entoure.

La troisième sorte de compétences correspond à des adjectifs ou des adverbes. Par exemple: précis, capable de s'adapter, créatif, fiable, souple, méthodique, persévérant, ponctuel, responsable, autonome, diplomate, courtois, gentil, etc.

Il s'agit de vos compétences psychologiques ou traits de personnalité, qui décrivent comment vous vous comportez, ainsi que la façon dont vous vous autodisciplinez. Elles personnalisent en quelque sorte vos compétences fonctionnelles. Ces compétences ne s'acquièrent souvent qu'avec l'expérience.

Dans le langage courant, nous faisons souvent référence à nos traits de personnalité comme s'il s'agissait de dimensions abstraites privées de tout contexte: « Je suis fiable; je suis créatif; je suis ponctuel. » Mais en réalité,



© AP Images/Matt Rourke

Tricia Borneman (à droite) vend ses produits maraîchers sur un marché en plein air de Philadelphie. Délaissant la filière professionnelle, des Américains diplômés d'université s'orientent en nombre croissant vers l'agriculture.

ces traits de personnalités se rattachent toujours à vos compétences fonctionnelles, en tant qu'adjectifs ou que verbes.

Par exemple, si votre compétence fonctionnelle préférée consiste à « faire des recherches », vos traits de personnalité décrivent ou précisent la façon dont vous faites des recherches. Est-ce de façon méthodique, créative ou fiable?

Ces styles, ces modes d'autodiscipline, sont la troisième chose que vous avez à offrir au monde qui vous entoure.

La combinaison de ces trois types de compétences est ce qui fait toute votre spécificité.

Il est donc important de déterminer quels types d'activité professionnelle nécessitent les compétences fonctionnelles, les connaissances et les traits de personnalité dont vous aimez le plus vous servir. Après tout, vous êtes né parce que le monde a besoin de ce que vous avez d'unique à offrir. ■

*Cet article s'inspire du site <http://www.jobhuntersbible.com/>, le site officiel du livre de R. Bolles intitulé *De quelle couleur est votre parachute?* *Reproduction autorisée.**

---

*Les opinions exprimées dans cet article ne correspondent pas nécessairement au point de vue ou à la politique du gouvernement des États-Unis.*

# Choix de carrière et de vie

## Le rôle déterminant de la culture

Richard Bolles



© AP Images/Bebeto Matthews

Parrainée par la City University de New York, cette foire de l'emploi réunit des élèves frais émoulus, d'anciens élèves et des agents d'embauche.

*La manière dont un jeune fait son choix de carrière varie selon les pays. Un expert en gestion de carrières examine les pratiques locales pour eJournal USA.*

*Richard Bolles est l'auteur de l'ouvrage intitulé De quelle couleur est votre parachute? Ce guide consacré aux choix de carrières et à la recherche d'un emploi a été réédité dix fois au cours des trente dernières années. Il a été traduit dans plus de vingt langues.*

Commençons par une histoire. Imaginons une vallée magnifique abritant toutes sortes d'arbres fruitiers. On vous demande de choisir un de ces arbres, dont les fruits vous appartiendront. Pour vous aider dans votre choix, les différents fruits offerts ont été installés sur une petite table à l'entrée de la vallée. Vous pouvez y goûter afin de faire votre choix. Après avoir fini votre dégustation, vous indiquez le fruit que vous préférez. Vos hôtes vous demandent alors de les suivre dans la vallée, où ils vous montrent un arbre superbe. « Voici votre arbre », vous annoncent-ils.

Vous vous apprêtez à sauter de joie, lorsque vous vous apercevez que le fruit le plus bas est suspendu à plus de sept mètres au-dessus du sol. En théorie, vous avez le fruit que vous avez choisi. En pratique, il est inaccessible....

Vous pourriez vous résigner à la défaite et renoncer à le cueillir. Au lieu d'abandonner, vous décidez de trouver une méthode pour atteindre votre objectif!

Vous essayez tout d'abord de faire tomber le fruit en jetant des pierres sur les basses branches de l'arbre. Cette méthode échouant, vous en essayez une seconde: vous réunissez plusieurs de vos amis et vous formez une pyramide humaine en montant les uns sur les épaules des autres. Vous espérez cueillir le fruit lorsque vous aurez grimpé comme un acrobate au sommet de la pyramide! Mais vos amis

chancellent et la pyramide commence à s'effondrer sous votre poids.... Vous avez alors une nouvelle idée. Vous allez à la bibliothèque publique et, grâce à votre lecture et à l'aide apportée par ces mêmes amis, vous construisez une échelle de neuf mètres en bois ou en bambou. Vous transportez ensuite l'échelle en-dessous de votre arbre et vous cueillez le fruit convoité.

Ceci fait, vous sortez à l'autre bout de la vallée. Là, un inspecteur vérifie que le fruit vous appartient bien avant de vous autoriser à le conserver.

Comme vous l'avez peut-être deviné, cette histoire est une parabole évoquant les quatre étapes du lancement d'une carrière aux États-Unis:

**Choisir une carrière qui vous passionne.** Cette étape est représentée par le choix d'un fruit à l'entrée de la vallée.

**La recherche d'un emploi.** Cette étape est représentée par le fait que vous ne pouvez pas atteindre ce fruit immédiatement. Nous touchons ici à l'une des principales leçons de cet article: vous n'aboutirez à rien si vous faites un choix de carrière sans savoir comment



© AP Images/Ben Margot

Richard Bolles, l'auteur de «De quelle couleur est votre parachute?», l'ouvrage de référence sur les choix de carrière le plus vendu au monde selon la maison d'édition Ten Speed Press.

procéder efficacement à la recherche d'un emploi. L'inverse est tout aussi vrai : tout comme votre choix de carrière est voué à rester à l'état de rêve si vous ne savez pas comment gérer votre recherche d'emploi, une recherche d'emploi effectuée avant d'avoir fait un choix de carrière n'est qu'un exercice inutile ! Aux États-Unis, votre rêve ne pourra devenir réalité que si vous maîtrisez les deux facettes du lancement d'une carrière. Vous perdrez votre temps dans le cas contraire.

**Les différentes méthodes de recherche d'un emploi.** Les pierres jetées sur l'arbre, la pyramide humaine et l'échelle de notre parabole illustrent la diversité des outils permettant de trouver un emploi. Plusieurs méthodes sont utilisées couramment aux États-Unis : envoyer des curriculum vitae aux employeurs potentiels (jeter des pierres sur un arbre pour en faire tomber les fruits...), faire jouer ses contacts (construire une pyramide humaine pour atteindre le fruit), développer ses compétences en recherche d'emploi : profitez de la crise actuelle pour apprendre des leçons qui vous seront utiles toute votre vie. Vous y arriverez en faisant l'inventaire de vos compétences, en apprenant à les mettre en valeur et en identifiant les besoins des employeurs potentiels (le tout correspondant à l'image de la construction d'une échelle).

**Réussir son entretien d'embauche.** Dans notre parabole, cette étape est représentée par l'inspection de sortie à l'extrémité de la vallée.

Gardons en tête cette parabole sur le système américain et voyons comment le choix d'une carrière et la recherche d'un emploi sont différents dans le reste du

monde (sachant que ces deux aspects sont étroitement liés où que l'on se trouve).

Quel que soit le pays concerné, ce processus fait penser à un arc-en-ciel : même si l'on choisit une couleur, ou si une couleur domine, les autres couleurs sont toujours présentes avec plus ou moins d'intensité. Il serait donc absurde de penser qu'il n'existe qu'une seule méthode de choix de carrière et de recherche d'emploi dans un pays donné. Il y a en général autant d'exceptions qu'il y a de règles. Mais nous pouvons discerner des approches ou des tendances dominantes, qui ne concernent souvent que certaines des classes sociales du pays concerné.

Ces réserves étant faites, examinons les différentes variantes existant de par le monde. Autrement dit, examinons les différents arcs-en-ciel.

**Choix de carrière.** Il existe des pays où l'on rencontre des gens qui font leur métier en raison de circonstances qui leur échappent. Les jeunes qui appartiennent à ces cultures n'ont aucune idée des carrières qui s'ouvrent à eux. Bien souvent, ils ne disposent d'ailleurs pas du savoir qui leur permettrait de se poser la question. À l'autre extrémité de ce même arc-en-ciel, il existe des pays où le choix d'une carrière, tout en étant une étape importante, revient de fait à la famille tout entière. C'est elle qui va orienter la décision. Le choix est collectif plutôt qu'individuel. Il vise à accroître le prestige de la famille où à lui permettre de se présenter sous la meilleure « face » (dans de nombreuses cultures, la notion de « face » exprime la réputation d'une famille ou son statut social). Il est intéressant de noter que, même dans les sociétés où le terme « face » n'est pas utilisé, il est souvent fait appel à un critère similaire lors du choix d'une carrière : celle-ci confère-t-elle automatiquement un statut social prestigieux à l'individu concerné ou à sa famille ? Les ingénieurs, les docteurs et les professeurs sont en général très bien considérés, alors que les hommes d'affaires et les hommes politiques sont nettement moins bien vus. Les choix individuels tiennent toujours compte de ces considérations.

**La recherche d'un emploi.** Il existe des cultures où la recherche d'un emploi obéit à des règles relativement rigides, du moins au sein de certaines classes sociales. La méthodologie est imposée, voire ritualisée : « Ici, on fait ça comme ça et pas autrement ! » Ainsi, en Irlande du Nord, la loi exige-t-elle que les candidats à certains

emplois se voient poser exactement les mêmes questions. Dans d'autres pays, le rituel ne fait pas l'objet d'une loi impérative mais prend la forme d'une attente quasiment systématique. Ainsi, dans certains pays d'Amérique latine, il est attendu des candidats qu'ils fournissent aux entreprises un dossier pouvant atteindre dix pages ou plus, et ce avant le premier entretien. Ce dossier contient un curriculum vitae de trois à cinq pages, voire plus, les carnets scolaires du candidat, des photocopies de ses diplômes et de ses certificats professionnels, des lettres de recommandation de ses anciens employeurs, etc. L'objectif est que le candidat fasse preuve de sa bonne foi avant même que l'entreprise ne le lui demande, en prouvant qu'il est bien celui qu'il prétend être. Dans d'autres cultures, notamment en Europe, les parties prenantes affirment que la recherche d'un emploi prend la forme d'un processus bien organisé et codifié, même s'il apparaît clairement que cette vision est inexacte. Cette illusion se rencontre également dans bien des cas aux États-Unis.

**Les différentes méthodes de recherche d'un emploi.** On trouve les États-Unis et des pays d'un niveau de développement similaire à l'une des extrémités de l'arc-en-ciel de la recherche d'un emploi : les candidats sont libres d'utiliser toutes les méthodes de recherche auxquelles ils peuvent penser. Tant mieux pour ceux qui savent imaginer une nouvelle méthode que personne n'avait envisagée auparavant ! Il n'existe aucune limite, sauf celles imposées par le bon goût. Les bizarreries sont également à proscrire. J'identifie seize méthodes différentes de recherche d'emploi dans mon livre intitulé *De quelle couleur est votre parachute*. Les trois méthodes principales sont celles illustrées par la parabole figurant au début de cet article : envoi de curriculum vitae, mise en œuvre des réseaux, démarche structurée. Mais contrairement à ce qui se passe dans ma parabole, ces méthodes ne sont généralement pas appliquées les unes après les autres, mais simultanément en fonction du poste recherché.

**Réussir son entretien d'embauche.** La diversité de l'arc-en-ciel représentant l'entretien d'embauche est particulièrement impressionnante. Principale différence selon les pays ou l'on se trouve : l'entretien et l'emploi sont-ils envisagés sous l'angle individuel ou sous l'angle collectif ? Nous savons que l'approche individuelle prévaut aux États-Unis. L'entretien est axé sur le candidat, qui doit expliquer pourquoi il serait particulièrement qualifié pour le poste, notamment lorsqu'on le compare à d'autres candidats ayant un bagage similaire. Il doit décrire les résultats obtenus lors de ses fonctions précédentes et en

apporter la preuve. C'est le candidat en tant qu'individu qui décidera de solliciter le poste ou pas, puis d'accepter ou de rejeter les propositions qui lui auront été faites.

Ce processus n'a pas cours dans de nombreux pays, notamment ceux où la culture dominante est axée sur le rôle de la famille. Le travail et les entretiens mettent alors l'accent sur l'intérêt collectif, l'appartenance sociale et l'équipe.

Dans certains cas, notamment en Asie ou chez les Maoris, la famille participe à l'entretien afin de représenter les intérêts locaux. Son rôle est alors de fournir les informations que le candidat aurait omis de mentionner, où auxquelles il n'aurait pas fait référence par pudeur. Le rôle des membres de la famille sera ensuite de décider du poste et de l'entreprise que le candidat pourra choisir, afin de présenter la famille sous la meilleure « face ».

Entretien axé sur l'intérêt collectif. Ce n'est pas l'individu qui réussit selon cette philosophie, mais le groupe ou l'équipe. Il existe d'ailleurs des cultures où l'employeur, s'il souhaite que l'équipe travaille de manière optimale, ne devra embaucher que des personnes originaires de la même ville ou de la même communauté.

Les candidats doivent donc profiter de l'entretien pour expliquer ce qu'ils ont apporté aux équipes ou aux groupes avec lesquels ils ont travaillé précédemment. Le candidat serait considéré comme prétentieux s'il en faisait plus, notamment en essayant de se distinguer des autres membres du groupe. Cette prohibition est bien résumée par l'adage japonais selon lequel « il faut taper sur le clou qui dépasse, afin qu'ils soient tous enfoncés de manière identique ». En Australie et en Nouvelle-Zélande, on dit que le coquelicot qui a le plus grandi est celui que l'on coupe en premier ! À bon entendeur...

Vous avez donc tout intérêt à ne parler de vos qualités qu'en termes de valeur ajoutée : ce concept est quasiment universel.

Comme nous venons de le voir, le processus de choix d'une carrière et de recherche d'un emploi varie selon les pays. Ceux qui vont se trouver dans cette situation peuvent en tirer quatre leçons :

- Faites un inventaire de vos forces et de vos faiblesses. Apprenez à vous connaître le mieux possible (vous pouvez faire les exercices proposés dans le livre *De quelle couleur est votre parachute*, ou dans des ouvrages similaires). Faites une liste des compétences transférables que vous possédez, notamment celles qui pourraient être utiles à une entreprise ou à une équipe donnée.
- Utilisez l'Internet, contactez les employeurs potentiels par téléphone, parlez aux gens qui travaillent

dans les domaines qui vous intéressent et réunissez toutes les informations que vous pourrez sur les entreprises et les organisations où vous aimeriez travailler. Vous ferez une meilleure impression que les autres candidats si vous en savez plus qu'eux sur l'entreprise lors de votre entretien. Les entreprises aiment qu'on les aime!

- Apprenez à connaître les méthodes de recherche d'emploi dans les pays où vous souhaitez travailler. Parlez à plusieurs personnes qui ont trouvé du travail dans ces pays et demandez leur comment elles ont procédé. Prenez des notes.

- Faites preuve d'imagination. Parlez avec des gens dont vous savez qu'ils n'ont pas suivi une démarche classique, mais qui ont néanmoins trouvé un travail qui leur plaît. Rencontrez-les en personne si c'est possible, et demandez-leur comment ils ont procédé. Notez tous les détails afin d'élaborer un plan de rechange. Il vous permettra de vous adapter si vous n'arrivez pas à vos fins en utilisant la démarche classique dans le pays concerné.

Vous ne recherchez pas seulement un travail : vous espérez assurer votre avenir et réussir votre vie. Et dans la recherche d'un emploi comme dans la vie, l'espoir appartient à ceux qui ont toujours une solution de rechange pour atteindre leurs objectifs et donner un sens à leur existence. ■

*D'autres informations sur la recherche d'un emploi sont disponibles sur le site web de l'auteur : <http://www.jobhuntersbible.com/>*

---

*Les opinions exprimées dans cet article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*



*Quid après le diplôme ?*

## Le président-directeur général Michael Dell : Mesurez-vous à votre propre potentiel



© AP Images/Harry Cabluck

Il arrive encore à Michael Dell de travailler aux côtés de ses employés dans son service clients.

Vous avez devant vous des occasions de succès en abondance – mais ne passez pas trop de temps à rechercher la perfection, car vous risqueriez de rater la bonne. Reconnaissez que vous subirez des échecs et qu'il se présentera des obstacles. Mais vous tirerez des leçons de vos erreurs et de celles des autres car le succès ne nous apprend pas grand-chose...

Vous vous poserez des quantités de questions en chemin : Pourquoi suis-je engagé sur cette voie ? Quel est le sens de

mon parcours ? Ces questions surgiront dans dix ans, dans vingt ans, comme elles le font maintenant. Eh bien, j'ai une réponse pour vous. Il s'agit simplement de gagner. Parfaitement, de gagner.

Mais je ne parle pas d'un maximum de points, de jouets ou de ventes. Je parle de gagner le concours avec votre propre potentiel. Je parle de la nécessité de croire suffisamment en vous pour devenir le meilleur comptable, le meilleur ingénieur, le meilleur enseignant qu'il vous est possible de devenir, sans jamais mesurer votre succès à celui des autres – parce que vous risqueriez de fixer la barre trop bas.

*Michael Dell est président-directeur général de Dell Computer Corporation, société qu'il a fondée en 1984. En 1992, il est devenu le plus jeune P.D.G. d'une société classée dans Fortune 500. Il a pris la parole à la remise de diplômes de l'Université du Texas à Austin en 2003. (Extrait reproduit avec son autorisation.)*

# Et une rivière nous y conduit...

Jeff Rennie



Avec l'aimable autorisation de Tom Beck

L'auteur manie la pagaie dans cette descente en eaux vives de la rivière Yampa du Colorado.

*Un écrivain de la nature explique comment sa passion pour les rivières l'a conduit à choisir une carrière.*

*Le naturaliste Jeff Rennie est l'auteur de récits primés relatant sa vie de voyages et d'aventures. Parti à la quête d'histoires dans les recoins les plus reculés des cinq continents, il a raconté ses voyages dans dix ouvrages et plus de 200 articles publiés notamment par National Geographic Adventure, Backpacker et le Reader's Digest. La Society of American Travel Writers lui a attribué sa médaille d'or de l'excellence à deux reprises. Jeff Rennie enseigne actuellement l'écriture et la littérature à la Converse School du Wisconsin. Et il n'a rien perdu de sa passion des randonnées en kayak...*

**J**e suis devenu écrivain grâce à une rivière. Oh, elle ne payait guère de mine : c'était un petit bout de voie navigable oublié, sans prétention, qui servait au transport des marchandises, mais que je pouvais voir de mon pupitre au lycée. Je la regardais pendant des heures en rêvant, alors que les aiguilles de l'horloge paraissaient figées et que je m'ennuyais à tourner les pages de mes manuels scolaires. Je pensais à Ernest Hemingway et à La grande rivière au cœur double, où Nick Adams retrouvera le goût de vivre en pêchant. Je voyais Mark Twain et le Mississippi, sur lequel glissait le radeau d'Huckleberry Finn et de Jim, leurs orteils pointés vers les étoiles. Il y avait des jours où mon petit coin de rivière était la seule chose qui semblait bouger. J'imaginai

qu'elle m'emportait vers un monde inconnu et je laissais couler ma rêverie au détour de ses méandres. Et puis, un beau jour, le maître nous parla du poète-écrivain Carl Sandburg.

« Je sais qu'il faut de longues, longues années pour comprendre une rivière. Ses courbes nous interpellent comme autant de points d'interrogation », disait Sandburg. C'est sur cette évocation, alors que je contemplais la rivière qui m'interrogeait, que je sus ce que j'allais faire de ma vie. Je serais écrivain et je commencerais par raconter les rivières.

On ne vous proposera jamais un poste d'écrivain dans une foire aux emplois! Aucun « test d'aptitude » des conseillers pédagogiques ne vous orientera dans cette direction. Les écrivains doivent tracer leur propre chemin, défricher eux-mêmes la route. Cette perspective est à la fois exaltante et effrayante!

À l'université, je m'entraînais sur mon kayak alors que mes camarades faisaient des stages ou rencontraient des employeurs hypothétiques. Je pagayais sur la rivière chaque fois que je pouvais m'échapper. Et je lisais sans cesse: Le chant de la rivière (River Notes) de Barry Lopez, Coming into the country de John McPhee, La vie selon Gus Orviston (The River Why) de David James Duncan... Je savais au fond de mon âme qu'en cherchant bien je pourrais trouver des histoires au fond des rivières et dans les courants les plus tumultueux.

Ayant quitté l'université une maîtrise d'anglais et d'écriture en poche, je suis parti à l'aventure en devenant guide de rivières. J'ai découvert le Colorado et le Grand Canyon, les rivières de l'Alaska aux berges dentelées d'empreintes d'ours, les rivières de Chine aux noms imprononçables et les rapides d'Amérique du Sud et du Canada. J'y ai plongé ma pagaie, j'ai campé sur leurs rives, j'ai écouté leurs histoires... C'est ainsi que j'ai fait l'apprentissage des rivières, du temps et des langages.

Les rivières naturelles ne sont pas seulement des tracés reliant un point à un autre. Elles nous permettent aussi de nous découvrir nous-mêmes. Le cours de l'eau ne se contrôle pas. Vous devez avancer au rythme d'un courant qui semble plus ancien que la vie sur notre

planète. En acceptant son rythme, vous vous souviendrez de cadences plus mystérieuses que le battement de votre cœur. Vous apprendrez à laisser vos idées couler à leur gré, à créer le rythme d'une histoire, à respecter le temps. J'y ai prêté attention. J'ai tout absorbé. Et ensuite, je me suis mis à écrire.

Tout comme l'exploration de rivières inconnues, l'écriture est un acte de découverte. La page blanche est un univers où les idées surgissent comme des montagnes, des canyons ou des rapides. Il faut savoir poser les questions et entendre l'écho souvent à peine audible de

la réponse. Votre outil n'est plus une pagaie, mais une plume. Vous mettez votre âme à nu sur le papier, avant d'envoyer le tout aux éditeurs des magazines.

Ils vous diront sans doute 'non merci!' Sans vous laisser décourager, vous essaieriez un autre magazine, une autre histoire. Et puis un jour, ils vous diront oui. Ils publieront votre nom et votre récit, dont l'idée était au départ aussi peu claire dans votre esprit que le tourbillon du courant. Votre histoire, celle que vous vouliez partager avec le monde!

Ensuite, il vous faudra recommencer, encore et encore... Deux années après m'être lancé dans l'écriture, cette activité occupait

autant de place dans ma vie que le kayak. Elle était devenue mon principal gagne-pain, et mon travail de guide un simple supplément. Les éditeurs commencèrent à m'appeler. Leurs projets m'amènèrent à m'éloigner des rivières et à partir pour d'autres aventures dans la nature: randonnées sac au dos parmi les grizzlys du Kamtchatka, vélideltisme au large des côtes de la Caroline du Nord, trekking en Antarctique... Devenu rédacteur au magazine Backpacker, je vendais également mes articles aux publications de la National Geographic Society. Enfin, les articles ont laissé la place aux livres. Durant ce parcours, je finis par ne plus me considérer comme un guide de rivières qui était également écrivain. J'étais devenu écrivain à part entière et ma rivière était devenue une rivière de mots.

Il n'a sans doute jamais existé de meilleur moment qu'aujourd'hui pour écrire sur la nature. Les livres, les articles de revues et les histoires que nous racontons ont toujours été l'une des façons de tracer la voie et de répondre aux grandes questions de notre temps.



Jeff Rennie, auteur, aventurier et enseignant.

Avec l'aimable autorisation de Kim Schumacher

Le changement climatique, l'extinction des espèces menacées, les défis environnementaux auxquels nous sommes confrontés, la relation de l'homme à l'environnement, notre place dans la nature, telles sont certaines des questions primordiales que pose l'écrivain. Ce sont aussi les thèmes des récits les plus importants qu'il peut raconter. On trouve des questions dans les strates rocheuses des montagnes, dans les touffes d'herbe des prairies et dans les boucles des rivières, qui forment ces « points d'interrogation » sur lesquels s'interrogeait le poète. Mais pour celui qui sait regarder, c'est aussi dans ces rivières, dans ces montagnes et en chacun d'entre nous que se trouvent les réponses. ■



*Quid après le diplôme ?*

## Le président-directeur général Kenneth Chenault : Faire face à l'histoire, écrire l'histoire

Que vous vous prépariez à poursuivre vos études ou à entrer dans le monde du travail, nous avons besoin de vous. Notre pays a besoin de vous. Notre communauté a besoin de vous, aux États-Unis et dans le reste du monde. Nous avons besoin de votre dynamisme, de votre intelligence et de vos idées, de vos compétences, de votre ardeur à affronter le monde, de votre foi en la réussite.

Soyez toujours conscients de votre double responsabilité. Sachez que vous pouvez contribuer au succès d'une entreprise mais aussi à la reconstruction de La Nouvelle-Orléans et de la région du golfe du Mexique.

Vous pouvez aspirer aux bénéfices et aux promotions mais aussi aider une petite fille au Panama à donner toute sa mesure. Vous pouvez lancer une carrière et fonder une famille, mais aider aussi à combler l'écart dont souffrent encore trop de membres de la communauté afro-américaine.

Vous pouvez faire face aux préjugés et faire des progrès. Faire face à l'histoire et écrire l'histoire. Reconnaître cette double responsabilité et en saisir les rênes.

C'est votre impératif ancestral indélébile.

*Kenneth Chenault est président-directeur général de l'American Express Company. De nombreuses associations civiques, sociales et de proximité ont salué son rôle de premier plan dans le service public. Il a prononcé en 2008, à Washington, le discours d'envoi de la cérémonie de remise de diplômes de l'université Howard, l'une des universités afro-américaines les plus illustres des États-Unis. (Extrait reproduit avec son autorisation.)*



© AP Images/Jason DeCrow

Le P.D.G. d'American Express Kenneth Chenault en 2007, lors d'une soirée au Whitney Museum of American Art de New York.

# Chili, hot-dogs et héritage familial

Jeanne Holden



Nizam Ali examine la devanture de son restaurant sis rue U, à Washington, à quelques pas d'une salle de spectacle d'intérêt historique, le Lincoln Theater.

Avec l'aimable autorisation de Tim Brown

*Ben's Chili Bowl est un petit restaurant dont la réputation n'est plus à faire à Washington et au-delà. Il a été fondé par un immigrant antillais il y a plus de 50 ans et aujourd'hui ses fils le font entrer dans sa sixième décennie.*

*Jeanne Holden est écrivain free-lance.*

« **C'**est les gens, ça a toujours été les gens », répond Nizam Ali quand on lui demande pourquoi il s'est impliqué dans l'entreprise familiale, Ben's Chili Bowl. « En fin de compte, il s'agissait d'aider ma famille et de comprendre ce que notre restaurant représentait pour tant de gens. »

Maintenant, Nizam a 38 ans; mais il n'a pas toujours voulu gérer le célèbre établissement de chili et de hot-dogs

que ses parents avaient ouvert à Washington il y a 50 ans. De fait, ce n'est qu'à l'approche de la trentaine lorsqu'il a vraiment compris la valeur de ce que ses parents avaient accompli.

Le père de Nizam, Mahabood Ben Ali, Trinidadien de naissance, est arrivé aux États-Unis en 1945, animé, selon son fils, de la volonté farouche du pauvre immigrant qui doit réussir. « Les parents de mon père étaient dans les affaires », explique Nizam. Les États-Unis étaient le pays de toutes les possibilités. Ben Ali s'est lancé dans diverses carrières: import-export, école dentaire, serveur de restaurant...

Le 22 août 1958, il a ouvert un petit établissement qui servait du chili et des hot-dogs dans un quartier

très animé de la capitale, connu sous le nom de « Black Broadway » (Broadway noir) parce que les meilleurs artistes afro-américains se produisaient dans ses clubs. Il a ouvert son restaurant avec l'aide de Virginia Rollins qui allait devenir sa femme. Virginia travaillait sur la rue U, à la Industrial Bank of Washington, une des plus anciennes et des plus importantes institutions bancaires afro-américaines des États-Unis.

Virginia avait grandi dans une exploitation agricole, à Chance (Virginie), à quelque 160 km au sud-est de Washington. « L'ardeur au travail de ma mère, la chaleur de son accueil – ce que l'on appelle l'hospitalité sudiste – complétaient le sens des affaires de mon père », se souvient Nizam. Ils s'aimaient mais il leur a été difficile de se marier : Ben Ali était de descendance asiatique tandis que Virginie Rollins était afro-américaine et, à l'époque, les mariages interraciaux étaient illégaux dans certains États. Après plusieurs tentatives, ils ont fini par se marier lors d'une cérémonie civile devant un magistrat de Washington, deux mois après l'ouverture de Bens's Chili Bowl.

### UN RESTAURANT DE QUARTIER

Les Ali ont dépensé 5 000 dollars pour ouvrir un restaurant de quartier qui est devenu connu pour la simplicité et la qualité de ses repas et pour l'affabilité de son personnel. Le quartier de la rue U était le centre d'une collectivité noire avec ses bureaux, ses magasins et ses restaurants. Ben's Chili Bowl était connu et attirait une clientèle afro-américaine diverse comptant des artistes, des professionnels et des gens ordinaires. Pendant ses premières années, des artistes de jazz aussi connus que Duke Ellington et Bessie Smith ont été des habitués. Plus tard, le célèbre comédien, humanitaire et philanthrope Bill Cosby y a eu ses habitudes et il y amenait sa future femme, Camille, alors qu'ils sortaient ensemble.

Ben's Chili Bowl a connu des hauts et des bas mais il a survécu. Après l'assassinat en 1968 du défenseur des droits civiques Martin Luther King, des émeutes ont éclaté

dans nombre de villes. À Washington, la plupart des commerces de la rue U ont fermé mais Ben's est resté ouvert. Lors de l'expansion du métro, la rue a été complètement défoncée mais Ben's est resté ouvert pendant toute la durée des travaux.

C'est la philosophie de ses parents qui a assuré la survie du restaurant, affirme Nizam. « Elle consistait au fond à bien traiter tout le monde, tant les amis que les employés et les clients. Si vous traitez bien les gens, ils vous le rendront. »

### QUELLE CARRIÈRE CHOISIR ?

Nizam, le plus jeune des trois fils de Ben Ali, est né en 1970 et a grandi dans le restaurant. « Dès que j'ai été assez grand, j'ai commencé à essuyer les tables », se rappelle-t-il. Il aidait aussi après l'école et pendant les vacances mais le restaurant n'était pas toute sa vie. Il allait aussi en colonie de vacances et avait d'autres activités. « Je n'ai jamais eu honte d'avoir une famille qui tenait un restaurant. C'était un endroit cool pour amener les copains », se souvient-il.

Le frère aîné de Nizam, Haidar, a aidé pendant un certain temps mais il voulait être musicien. Aujourd'hui, lui et sa femme habitent en Californie. Le deuxième fils, Kamal, est venu travailler au restaurant tout de suite après avoir terminé ses études universitaires. De huit ans plus âgé que Nizam, il avait promis à Ben Ali qu'il s'occuperait de l'entreprise familiale : Nizam n'a donc pas subi de



Nizam Ali (au premier plan) et son personnel derrière le comptoir du Ben's Chili Bowl.

Avec l'aimable autorisation de Tim Brown

pressions de la part de sa famille et il a pu explorer ses options.

À l'université, il s'est rendu compte qu'il aimait la radio. Il a été disc jockey dans trois stations de radio universitaires et stagiaire dans deux stations commerciales. À 20 ans, « j'avais un pied dans la radio et un pied dans le restaurant, j'aimais les deux mais je ne donnais mon plein rendement dans aucun. » Alors, son université terminée, il s'est consacré pendant un an au Ben's Chili Bowl.

Il a appris que la restauration est un métier incroyablement dur. « Nous restons ouverts sept jours sur sept et nous ne fermons que deux jours par an : à Thanksgiving et à Noël », précise Nizam. « En semaine, nous ouvrons à 6 heures et d'habitude nous fermons à 2 heures du matin ; le vendredi et le samedi, à 4 heures. Le dimanche, la journée est courte : de 11 heures à 20 heures ».

Mais Nizam ne savait toujours pas dans quelle direction se tourner. Son frère aîné, Haidar, lui a conseillé de faire une liste de ses objectifs : posséder sa propre entreprise, voir le monde, avoir une femme et des enfants. Ensuite, ils ont examiné comment les atteindre. Nizam explique : « Haidar était convaincu que faire mon droit me permettrait d'atteindre mes objectifs. » Il a été accepté à l'école de droit de l'université du Maryland mais il n'était pas sûr d'avoir l'énergie voulue pour faire trois autres années d'études. Son frère était déterminé : « Si tu en as la possibilité et les moyens, tu te dois de faire ton droit. »

## CÉLÉBRATION ET DÉCOUVERTE

Nizam a passé l'examen du barreau et a prêté serment comme avocat en décembre 1996. Il a exercé dans le Maryland en 1997 et au début de 1998. À l'approche de l'été, il s'est rendu compte que le 12 août 1998 allait marquer le 40e anniversaire de l'ouverture du restaurant par ses parents.

Nizam voulait fêter ce 40e anniversaire. « Maintenant, papa avait 71 ans et maman 65. J'ai eu une idée. Pourquoi ne pas barrer la rue devant le restaurant et tenir une conférence de presse. Nous inviterons le maire et les représentants de la ville à faire une proclamation célébrant le Ben's Chili Bowl de papa et maman, les félicitant d'avoir vaincu l'adversité et conservé le restaurant ». Nizam et son frère Kamal ont commencé à faire des plans, à passer des coups de téléphone, à préparer des communiqués de presse et des affiches.

Ce que Nizam et son frère ne savaient pas, c'est qu'un de leurs clients allait aussi contribuer à faire connaître cet

événement. Nizam explique : « Il pensait que l'histoire du Ben's Chili Bowl était intéressante... et sa femme travaillait pour CNN (la chaîne câblée d'actualités télévisées). » Quelques jours avant la date anniversaire, des reporters sont venus interviewer la famille Ali, et ils ont aussi interviewé le fan le plus célèbre du restaurant, Bill Cosby. L'histoire a passé plusieurs fois à CNN et au *Headline News*.

« Tout d'un coup, un événement qui devait être un simple merci est devenu beaucoup plus important ». Ça a été un succès énorme. Les représentants de la ville et les clients sont arrivés pour fêter cet extraordinaire restaurant de quartier. Ben Ali a reçu une proclamation de la ville, qui est maintenant encadrée et suspendue à un mur du restaurant. Pendant les deux semaines qui ont suivi, les clients ont fait la queue jusque sur le trottoir.

« J'ai pris mes vacances juste après le 40e anniversaire » se souvient Nizam, « mais j'appelais tous les jours et ma famille disait que la foule était dingue, elle n'en finissait pas. Alors lorsque je suis revenu, je suis passé directement au restaurant et j'y travaille depuis. Je n'ai jamais envisagé la possibilité de ne pas aider et je ne l'ai jamais regretté ».

Nizam dit que le 40e anniversaire lui a fait comprendre l'affection que les gens portaient au Ben's Chili Bowl. « Nous avons reçu toutes ces accolades et j'ai compris que Ben's devait continuer. Je me suis aussi rendu compte que mon frère ne pouvait pas faire tourner le restaurant tout seul. Il fallait quelqu'un en permanence pour assurer la qualité, l'intégrité et la propreté. Même aujourd'hui, nous travaillons six jours par semaine ».

Entrer dans l'entreprise familiale ne faisait pas partie des plans de Nizam mais, dans son cœur, il savait que c'était la chose à faire. Son père, Ben Ali, est moins sûr. D'un côté, il regrette que son fils n'exerce pas la profession d'avocat, mais de l'autre, il est vraiment fier que son fils aide à préserver l'entreprise.

Maintenant, Nizam et sa femme, Jyotika, ont un fils de trois ans ; son frère Kamal et sa femme ont des jumeaux de 8 ans et Nizam espère qu'un jour, un des enfants reprendra le restaurant.

Plus tôt cette année, les Ali ont fêté le 50e anniversaire du restaurant avec un gala animé par Bill Cosby, une fête dans la rue et un concert pour remercier les clients, le tout gratuit.

De l'avis de Nizam, certains aspects du restaurant ne doivent pas changer : « Notre personnel est comme la famille. Nos clients sont comme des invités chez nous. Nous arrivons à les connaître. » De nombreux clients ont suggéré de franchiser Ben's mais Nizam ne croit

pas que cela arrivera de sitôt. Kamal et lui pensent à la qualité de leur vie. « Si nous franchisons Ben's nous serons millionnaires mais est-ce que mon fils saura qui je suis ? Ce n'est pas qu'une affaire d'argent. »

« Ben's est la vedette », dit encore Nizam. « Ma plus grande crainte est que quelqu'un qui connaît et aime le restaurant vienne me dire qu'il n'est plus ce qu'il était. Nous respectons notre héritage, c'est pour cela que les gens aiment tellement Ben's. » ■

---

*Les opinions exprimées dans cet article ne reflètent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

# Créer des souvenirs pour gagner sa vie

Walter Scheib



Aux côtés d'Hillary Clinton, alors première dame des États-Unis, Walter Scheib fait en 1994 la promotion d'un régime alimentaire riche en fruits et légumes.

*Prenez 100 grammes de talent, ajoutez 100 grammes d'ardeur au travail, 200 grammes de préparation et 50 grammes de chance. Mélangez bien et laissez lever la pâte.*

*C'est la recette que le célèbre chef de cuisine américain Walter Scheib a suivie pour passer de la brigade de petits restaurants au poste de chef de cuisine de la Maison-Blanche.*

*Walter Scheib a été chef à la Maison-Blanche de 1994 à 2005 et a servi les familles des présidents Bill Clinton et George W. Bush. Maintenant il donne des conférences et est consultant en gastronomie dans le cadre de son entreprise « The American Chef ».*

**P**our l'un des repas les plus importants de ma carrière, servi à la première dame des États-Unis, j'ai préparé un carré d'agneau avec des patates douces au cari et des bettes braisées.

Il n'y a qu'à regarder l'assiette pour savoir si les gens aiment ce que vous cuisinez ou pas. Si l'assiette est vide, ils aiment; si elle ne l'est pas, cela veut dire qu'ils n'aiment pas vraiment.

J'ai regardé l'assiette devant Hillary Clinton ce jour-là et j'ai vu que non seulement elle avait mangé tout le carré mais qu'elle était en train de mâchouiller un des os. Trois jours plus tard, ils m'offraient le poste de chef de cuisine de la Maison-Blanche.

Près de 20 ans auparavant, j'avais fait le premier pas pour devenir un chef professionnel et mon père avait failli me mettre à la porte de la maison. Après un an d'université, je lui avais dit que j'allais abandonner mes études parce que je voulais devenir chef de cuisine et il m'avait dit que je pouvais commencer à payer un loyer ou déménager.

Mon père était ingénieur nucléaire, très « universitaire » avec de nombreux diplômes d'établissements prestigieux. Au début de ma carrière universitaire, je me suis rendu compte que je ne voulais pas du type de vie qu'il avait. Cela ne m'intéressait pas du tout. Je n'étais pas du genre costume-cravate, je voulais porter une veste blanche.

Alors je suis entré dans le monde cruel du capitalisme



© AP Images/Wilfredo Lee

Walter Scheib (au premier plan) à l'œuvre dans la cuisine de la Maison-Blanche.

américain, j'ai appris un métier, j'ai gagné ma vie, bourlinguant ici et là pendant quelques années. J'ai travaillé dans la région de Washington comme adjoint puis gérant d'une « maison du steak », une chaîne de restaurants. J'ai travaillé comme chef dans quelques petits restaurants et dans divers endroits appartenant à des chaînes d'entreprises ; j'ai appris le métier des affaires. Je n'ai pas beaucoup appris à cuisiner mais j'ai beaucoup appris en matière de gestion des systèmes, comment gérer les personnes et travailler avec elles.

Je me suis rendu compte que si je voulais être un professionnel dans le secteur de la restauration, je devais suivre une formation plus poussée. Je me suis inscrit au Culinary Institute of America, à l'époque l'école de cuisine la plus célèbre des États-Unis. C'était un programme de 20 mois : 7 mois à l'Institut, puis des stages dans le « monde réel », puis retour à l'Institut.

J'ai découvert que j'étais dans la bonne voie lors d'un de ces stages en dehors de l'Institut. J'étais assistant chef de banquet et, un jour, à la fin d'un banquet, le grand

chef nous a dit : « Venez, nous allons être présentés aux invités dans la salle ». Alors tout le personnel du banquet y est allé et 1 200 personnes en smoking et robe de soirée se sont levées et nous ont ovationnés. Je me souviens, cela m'a donné la chair de poule. C'était la chose la plus formidable que j'avais jamais vue.

C'est l'attitude qu'il faut avoir dans le secteur de l'accueil. Si vous n'aimez pas – et je dis bien aimez – rendre les gens heureux, vous êtes dans la mauvaise branche. Les conditions de travail sont atroces. Des journées de 10-15 heures, de tôt le matin à tard le soir. Si vous n'aimez pas voir les gens sourire, vous êtes dans la mauvaise branche. Notre objectif est de faire dire aux gens : « C'était merveilleux. » Le secret, c'est de faire partie du moment, de faire que les gens aiment ce qu'ils font à ce moment précis.

Quelques années après l'Institut, j'ai eu la possibilité de travailler au Greenbrier, station de luxe bien connue en Virginie occidentale. C'est là que j'étais quand le poste de la Maison-Blanche est devenu vacant. Après que je m'y suis présenté, j'ai appris que 4 000 autres personnes avaient fait de même ; puis le champ s'est réduit et enfin je me suis retrouvé parmi les 10 chefs invités à cuisiner pour la Première dame : une audition pour le lunch.

Qu'est-ce que j'allais préparer ? C'était le plus grand défi de ma carrière. J'écoutais tout le monde : « Tu devrais faire ceci, tu devrais faire cela, tu devrais faire autre chose ». En dernière analyse, la meilleure idée était de faire ce que je savais le mieux faire. Si j'essayais de faire quelque chose d'autre, ou d'être prétentieux ou fantaisiste, cela ne marcherait pas. Une cuisine simple mais vraiment appétissante, c'était moi. J'ai choisi une variation sur le style « paysan » que je pratiquais au Greenbrier – des patates douces, un légume vert et de l'agneau. C'est une cuisine très régionale mais je l'ai rendue « haut de gamme » dans sa présentation et ses arômes. Et c'est ce qui a fait la différence pour Mme Clinton.

Ce jour-là, je lui ai dit que nous pouvions introduire la cuisine américaine contemporaine à la Maison-Blanche, pas seulement pour ses repas personnels mais aussi pour les grands dîners d'État et les réceptions publiques. Elle a reconnu que la cuisine américaine était prête à remplacer la grande cuisine européenne que Mme Kennedy (la Première dame Jacqueline Kennedy) avait apportée à la Maison-Blanche dans les années soixante. Mme Clinton m'a chargé d'introduire la cuisine américaine dans la maison américaine. J'ai donc formé une équipe pour faire entrer ce genre de cuisine à la

Maison-Blanche et cela a été un grand honneur pour moi.

Et cela a aussi été un grand honneur de cuisiner pour deux familles présidentielles bien particulières et bien différentes, de les voir dans leur vie privée, tels qu'elles sont, sans tenir compte de leur affiliation politique. ■

*Le site web de l'auteur est :* <http://www.theamericanchef.com/index.asp>.



## *Quid après le diplôme ?*

### Le gouverneur de la Californie Arnold Schwarzenegger : Si, c'est possible !

**N**'écoutez pas les oiseaux de mauvais augure. Combien de fois avez-vous entendu quelqu'un dire : c'est impossible ? Je l'ai entendu dire toute ma vie : Vous ne pouvez pas venir aux États-Unis. Vous ne pouvez pas devenir champion de culturisme. Vous ne pouvez pas faire de cinéma. Vous ne pouvez pas devenir gouverneur. Je me souviens en particulier de l'époque où j'ai posé ma candidature au poste de gouverneur. « C'est impossible, me disait-on. Vous êtes acteur. À quoi songez-vous ? Deux mois avant l'élection, vous décidez de poser votre candidature ? Avez-vous perdu la tête ? C'est impossible. Il faut d'abord que vous décrochiez un poste de maire, puis de conseiller municipal ou peut-être un poste à la Chambre ou au Sénat, puis devenir gouverneur adjoint. Il faut gravir les échelons politiques. C'est ainsi que cela se passe en politique. »

Ce à quoi j'ai répondu : « Je ne cherche pas à faire carrière en politique. Tout ce que je veux, c'est être gouverneur [rires]. Et régler les problèmes de la Californie, redresser l'économie, protéger l'environnement, réformer l'éducation, réformer notre système de santé. Voilà ce que je veux faire. » Je suis donc allé parler aux gens directement, j'ai tenu des assemblées publiques en série, accordé interview sur interview. La suite est bien connue : les électeurs m'ont envoyé à Sacramento [capitale de la Californie]. N'écoutez donc pas ceux qui vous disent que telle chose « n'est pas possible ».

*Extrait d'un discours prononcé lors de la remise de diplômes à la Brentwood School de Los Angeles (Californie), en 2008. Arnold Schwarzenegger a été élu gouverneur de la Californie pour la première fois en 2003, après une carrière de culturiste et d'acteur. Il est né en Autriche et a acquis la nationalité américaine en 1983. (Extrait reproduit avec son autorisation.)*



Arnold Schwarzenegger, gouverneur de la Californie, est accueilli par des écoliers dans un quartier de Santa Rosa.

© AP Images/Eric R. Berger

# Un passionné de jeux trouve le travail de ses rêves

Bill Wadleigh



Avec l'aimable autorisation de Susan Brown-Wadleigh

L'auteur pose ici dans son bureau avec quelques-uns des jeux à l'invention desquels il a travaillé.

*Les technologies de l'information et de la communication sont depuis quelques décennies l'un des secteurs les plus dynamiques et porteurs de l'économie. Un producteur de jeux vidéo raconte comment il est passé de la production d'émissions télévisées aux « jeux massivement multijoueurs » et aux « tirs en vue subjective » – si vous ne savez pas de quoi il s'agit, lisez la suite.*

*Bill Wadleigh est vice-président chargé des jeux chez Phantom EFX, une entreprise qui conçoit des jeux de casino et des jeux vidéo destinés aux ordinateurs personnels et aux consoles de la prochaine génération.*

J'ai toujours été passionné de jeux vidéo. Quand j'étais adolescent, je jouais à un jeu inspiré de Star Trek sur l'ordinateur central de l'université. Mais c'était en 1975, à une époque où il était difficile d'imaginer que

chaque foyer ou presque aurait un jour un ordinateur et a fortiori que je pourrais faire carrière en créant des jeux vidéo. J'étais donc étudiant et suivais un cursus de formation à la production d'émissions télévisées. Mon ambition secrète était de diriger un jour le journal télévisé du soir de CBS [une chaîne télévisée américaine de renom]. Bon, ça n'a pas marché, mais je n'ai aucun regret!

La télévision était un bon domaine où acquérir un grand nombre de compétences qui m'ont aidé à faire autre chose par la suite. J'ai commencé à travailler pour des universités de la région de Washington, en produisant des vidéos de cours. Au bout de quelques années, j'arrivais très bien à gérer des projets techniques complexes où il faut concilier beaucoup d'éléments – des cadresurs, des intervenants, un programme, un calendrier et un budget.

Je dis souvent que si vous savez manier du matériel

technique, on vous nomme chef du matériel technique. J'ai été promu et au lieu de créer des projets, j'étais maintenant responsable de leur gestion. J'ai appris à produire des émissions dans les temps et dans le respect du budget imparti.

En 1994, armé de toutes ces compétences, j'ai changé de direction et de carrière. C'était le moment de la « bulle » Internet, une époque où tout le monde et n'importe qui débordait d'idées pour gagner des millions sur Internet.

Un ami m'a dit qu'une société technologique d'avant-garde du nom de VR-1 Entertainment cherchait un responsable de projet. Cette société était au départ un FAI (fournisseur d'accès à Internet) comme il y en avait tant au tout début de l'Internet. Chaque FAI essayait d'attirer davantage d'abonnés en créant des services exclusifs qui les différencieraient de leurs concurrents. VR-1 avait une division Jeux mais n'avait personne qui sache gérer des projets techniques complexes. C'est à ce stade que je suis arrivé. Parce que j'étais passionné de jeux depuis toujours et connaissais un peu de programmation HTML et avais beaucoup d'expérience dans la gestion de projets complexes, j'ai été engagé.

C'était une entreprise embryonnaire, présentant donc une situation très risquée mais potentiellement aussi très intéressante. Cela aurait pu être très rémunérateur, mais au minimum, c'était l'occasion de créer des jeux vidéo. J'ai donc quitté une carrière très sûre et me suis précipité dans ce tout nouveau domaine. Bien sûr, c'était un peu inquiétant de faire un tel virage. Ma femme venait de donner naissance à notre fils et à ce stade les gens « normaux » s'installent définitivement dans leur carrière. Mais il me revient souvent une citation qui décrit mon parcours professionnel : « Un navire amarré au port ne court aucun danger, mais ce n'est pas à cela que sert un navire. » (William Shedd, théologien et écrivain américain du XIX<sup>e</sup> siècle)

En 1994, l'univers des jeux vidéo était complètement différent de ce qu'il est aujourd'hui. Everquest®, World of Warcraft® et les autres jeux de rôle en ligne massivement multijoueurs (réunissant un très grand nombre de joueurs) n'étaient que des projets risqués et n'avaient pas encore remporté l'énorme succès qu'ils connaissent aujourd'hui. En matière de jeux en ligne, toute la difficulté consistait à créer de petits jeux pouvant être téléchargés et auxquels on pourrait jouer un grand nombre de fois, avec une dimension sociale de façon à ce que les joueurs puissent interagir les uns avec les autres. VR-1 avait un système du nom de Conductor, qui permettait à des centaines de joueurs du monde entier

de participer ensemble à une même partie. Aujourd'hui, c'est tout à fait normal, mais à l'époque des modems par connexion téléphonique à 9 600 bauds, c'était une invention révolutionnaire qui donnait à l'entreprise une longueur d'avance sur ses concurrents.

J'ai été producteur de VR-1 Crossroads et ai ensuite travaillé sur Fighter Ace 1.5 pour Microsoft, une série de jeux par e-mail pour Hasbro Interactive et un jeu créé pour le lancement de la Xbox. VR-1 a ensuite connu le même sort qu'un grand nombre d'entreprises nées au moment de la bulle Internet. Elle a réduit ses effectifs et a tout fait pour survivre mais a fini par mettre la clé sous la porte.

Après avoir quitté VR-1 en 2000, j'ai travaillé pour les plus grandes entreprises du secteur des jeux vidéo. J'ai occupé différentes fonctions : producteur, puis directeur des studios de jeux pour les machines à sou, les systèmes de paris et les jeux en ligne. J'ai été responsable de près d'une centaine de différents jeux en ligne qui ont rapporté aux entreprises qui les avaient créés des millions de dollars. Ce faisant, je suis également devenu inventeur et titulaire de brevets de nouveaux produits et idées de jeux.

En 2007, je suis entré chez Phantom EFX à Cedar Falls (Iowa). Je dirige une équipe internationale d'artistes et de programmeurs informatiques qui créent des jeux vidéo. Nous créons des produits de divertissement, domaine qui connaît l'une des croissances les plus rapides dans le secteur des logiciels. Nous créons des jeux de cartes, des jeux de pokers, des machines à sous et des jeux de table.

Mon premier projet dans cette entreprise est un jeu de tir en vue subjective (ou tir à la première personne), Darkest of Days, pour PC et Xbox 360, qui sortira au début de l'année 2009. Il s'agit d'un nouveau défi technologique pour moi ; je travaille avec une nouvelle équipe, avec un nouveau moteur graphique créé sur mesure pour obtenir un jeu d'excellente qualité. Je mets à sers de toutes les compétences, toute l'expérience et toutes les ficelles que j'ai acquises dans ce domaine. Je suis dans mon élément.

Ma carrière suit les progrès de la technologie depuis le début. Ce qui me passionne, dans le parcours professionnel que j'ai choisi, c'est de travailler sur des produits d'avant-garde. J'ai trouvé le travail de mes rêves ; il m'a seulement fallu attendre une vingtaine d'années avant d'y parvenir. ■

# Hommage aux métiers salissants, difficiles et dangereux

Entretien avec Mike Rowe



Mike Rowe fait une pause sur le lieu de travail de son métier télévisé du jour, une décharge à Saint-Louis dans le Missouri.

*Une émission de télévision quelque peu saugrenue jouit aujourd'hui aux États-Unis d'un succès inattendu et réunit un groupe de fidèles irréductibles: « Dirty Jobs » [Métiers salissants], diffusé sur la chaîne Discovery, en est à présent à sa quatrième saison et figure en tête de liste des programmes diffusés par cette chaîne aux États-Unis depuis ses débuts en 2005. Dans chaque épisode, le présentateur attiré de l'émission, Mike Rowe, se rend à un différent poste de travail, retrousse ses manches et met la main à l'ouvrage aux côtés de ceux qui pratiquent le métier en question pour gagner leur vie. Les réalisateurs recherchent volontairement les métiers très salissants et peu connus, certains dépassant parfois les limites de l'imagination des gens qui exercent des professions plus orthodoxes.*

*Mike Rowe avait à son actif près de 20 ans de carrière dans le domaine du spectacle et de la télévision avant de concevoir le projet « Dirty Jobs » et il a su convaincre la chaîne Discovery de l'accepter. Il s'est entretenu avec la rédactrice d'eJournal USA Charlene Porter.*

**Question :** Toutes les émissions ont la même intro : voulez-vous nous la réciter et nous expliquer en quoi elle reflète votre haute opinion des métiers salissants et des travaux manuels ?

**Mike Rowe :** « Je m'appelle Mike Rowe. Mon métier : je parcours le pays à la recherche de gens qui ne craignent pas les métiers salissants, de gens durs à l'ouvrage, hommes et femmes, qui exercent des professions grâce auxquelles nous pouvons, le reste d'entre nous, mener une vie civilisée. Préparez-vous à vous salir les mains. »

C'est là en quelque sorte la déclaration de mission du programme. Nous trouvons des gens qui exercent des métiers que la plupart d'entre nous évitent coûte que coûte. Je passe une journée d'apprentissage avec eux, en essayant de les imiter et de suivre leur cadence, ce qui donne parfois des résultats assez cocasses. L'émission doit son succès, je crois, à ces thèmes du travail auxquels nous revenons constamment, et pas simplement aux toilettes qui explosent et aux mésaventures en reproduction animale.

**Q :** Il se passe beaucoup de choses dans votre émission. Vous présentez au public des métiers qui sont invisibles, inconnus même, pour les millions d'Américains qui mènent une existence bien agréable, bien propre, en milieu périurbain. Et vous mettez simultanément en évidence les aptitudes, la dignité, l'humour des gens qui exercent ces métiers. Cette dualité est-elle voulue ?

**Mike Rowe :** C'est un choix délibéré. L'émission a commencé en tant que segment d'une émission locale

Avec l'aimable autorisation de Discovery Channel



Avec l'aimable autorisation de Discovery Channel

Mike Rowe prête main-forte pour sortir un camion militaire de la boue.

à San Francisco. J'ai pu procéder à un certain nombre d'expériences pour déterminer ce à quoi le public réagissait avant de proposer le programme à un grand réseau télévisuel. Ce que ces profils plus limités m'ont appris, c'est qu'il y a vraiment un double intérêt du public, pour le métier lui-même d'une part et d'autre part pour les gens qui le pratiquent.

Il n'y a pas de dignité dans le travail considéré isolément. La dignité vient des gens. On ne peut pas faire, sur un travail donné, une émission qui en souligne les aspects positifs sans y inclure aussi les aspects positifs des travailleurs.

**Q:** Combien de métiers salissants avez-vous pratiqués depuis le début du programme? Et pourriez-vous nous en donner des exemples?

**Mike Rowe:** Je suis arrivé au numéro 200 il y a quelques mois. Nous en sommes à notre quatrième saison et quand nous avons commencé, nous avions l'intention de présenter 12 émissions, 12 métiers. Je suis arrivé à

court d'idées aux environs du 50<sup>e</sup> et, depuis, nous nous tournons vers les téléspectateurs pour la programmation. La plupart des idées viennent maintenant des gens qui suivent nos émissions.

J'ai fait de tout: ramasseur d'animaux écrasés, sexeur de poussins, inséminateur de vaches, maçon, tanneur de cuir, couvreur – tous les gens qui travaillent dans le goudron chaud et l'asphalte méritent une médaille. La liste comprend toutes les professions qui vous viennent à l'esprit immédiatement et un tas d'autres auxquelles vous n'auriez jamais pensé.

**Q:** Je vous ai entendu déclarer dans une émission: « Comme le disait mon grand-père, ne faites jamais confiance à quelqu'un qui a des chaussures propres ». L'a-t-il vraiment dit et quel était son métier?

**Mike Rowe:** Sans mon grand-père, il n'y aurait pas d'émission « Dirty Jobs ». Il a arrêté ses études à l'âge de 12 ans, mais c'était le genre d'homme qui avait une compréhension innée des métiers et des techniques de la construction. Il a construit ma première voiture. Il a construit la maison où je suis né, sans faire de plan. Arrivé à l'âge de 50 ans, il était maître plombier, maître électricien, maçon et tailleur de pierre. Il savait, dans sa tête, comment les choses fonctionnent, du point de vue mécanique, du point de vue technique.

Je n'ai pas hérité de ce gène.

C'était un homme d'une intelligence naturelle qui avait toujours les mains sales, qui réparait toujours des choses, qui bricolait sans cesse. Mes premiers souvenirs de lui et de mon père, qui travaillait avec lui comme apprenti, sont de les voir commencer leur journée propres pour revenir à la maison sales après avoir résolu divers problèmes dans l'entretemps.

**Q:** Il est clair, d'après ce que vous dites, au ton de votre voix aussi, que vous avez une grande admiration pour lui.

**Mike Rowe:** Oui.

**Q:** Mais il y a aujourd'hui des gens qui méprisent ceux dont les chaussures sont sales. Comment cela s'explique-t-il?

**Mike Rowe:** Après m'être essayé personnellement à 200 métiers, j'ai formulé quelques théories sur la question. Je ne crois pas qu'au niveau individuel personne ait jamais décidé de mépriser les travailleurs, mais en tant que société, nous avons déclaré, de multiples manières, une

sorte de guerre froide contre les notions traditionnelles concernant le travail manuel. À la télévision, je l'ai remarqué la première fois dans « Lifestyles of the Rich and Famous » [Styles de vie des gens riches et célèbres], qui est la première émission à prendre le contrepied de l'éthique puritaine du travail. Aujourd'hui les ouvriers sont présentés à la télévision de manière très prévisible : les plombiers pèsent dans les 150 kg et ils ont un pantalon tombant, les livreurs sont des gens énormes et paresseux dont tout le monde se moque.

Et puis l'industrie de la publicité émet le message que nous ne sommes pas aussi heureux que nous pourrions l'être parce que nous devons travailler trop dur. Nous travaillons trop et on nous rappelle sans cesse que nous voulons faire arriver le week-end plus vite, quitter le travail un peu plus tôt et prendre notre retraite plus tôt aussi.

Les notions traditionnelles liées au travail sont prises en cible. La guerre contre le travail fait des victimes : les échanges commerciaux qui diminuent, l'infrastructure qui s'effrite, et nous en subissons tous les conséquences.

Et il y a aussi les grandes tendances nationales : les politiques qui aboutissent à la délocalisation de milliers d'emplois dans les usines américaines, l'invention de la puce électronique et d'autres outils technologiques qui remplacent la boîte à outils traditionnelle.

**Q :** Vous impliquez par là le passage d'une économie fondée sur la production industrielle à une économie fondée sur l'information ?

**Mike Rowe :** Exactement. Et nous avons donc redéfini ce qui constitue un bon métier. Cela ne veut pas dire que les gens qui ont de la boue sur les chaussures sont considérés comme mauvais : on les a seulement marginalisés. Nous ne célébrons plus les gens comme mon grand-père. Nous ne les dénigrons pas nécessairement. Nous nous contentons de les ignorer.

Il faut mener une campagne de relations publiques en faveur du travail, du vrai labeur. C'est pourquoi je me suis créé un site web, pour attirer l'attention sur ces problèmes, un site que j'ai appelé MikeRoweWORKS™, [<http://www.mikeroweWORKS.com>] et je pense le structurer un peu comme la campagne « Rock the Vote » [qui visait à encourager les Américains à voter], mais sur le thème « Back to Work! » [Retournons au travail!]

**Q :** Vous avez été acteur, chanteur, acteur de télévision, qui sont tous des métiers plutôt propres. Quand vous êtes arrivé à l'âge de décider ce que vous feriez quand vous

seriez grand, est-ce que vous avez choisi consciemment un métier propre ?

**Mike Rowe :** J'ai choisi volontairement quand j'avais 18 ans. Mon grand-père habitait juste à côté de chez nous et il était aussi présent dans ma vie que mon père. Je n'arrivais pas à faire tout ce que mon grand-père faisait, et j'en ai eu assez d'échouer tout le temps. J'appréciais et je respectais le genre de travail qu'il faisait, mais j'ai décidé de m'en éloigner autant que je le pourrais et de trouver quelque chose qui me viendrait aussi naturellement à moi que la construction lui venait à lui.

**Q :** Que voulez-vous dire par échouer ? Votre grand-père vous donnait un marteau mais vous n'arriviez pas à taper sur le clou ?

**Mike Rowe :** J'arrivais à enfoncer le clou, mais ce n'était pas facile. Je sais poser du placoplâtre, mais j'y mets le temps. Je me débattais constamment, je devais m'acharner pour faire ce qu'ils faisaient sans effort. J'en ai eu assez. Je ne connaissais rien aux métiers des loisirs, aux métiers du spectacle, mais je savais que je devrais me servir d'une partie de mon cerveau complètement différente. Comme l'a dit [le poète américain] Robert Frost, « Le chemin mène à un chemin » [dans « La voie ignorée »], n'est-ce-pas ? Et pratiquement du jour au lendemain, je me retrouve en costume de Viking, et je chante à l'Opéra national. Après quoi je vends des trucs au milieu de la nuit sur QVC [chaîne télévisuelle d'achats]. Et puis je produis pour American Airlines une vidéo diffusée sur tous les vols de la compagnie. Et puis je travaille avec Dick Clark, et avec Joan Rivers ; ensuite je fais des programmes de voyage en indépendant ; et enfin j'arrive à la chaîne Discovery.

L'ironie du sort, c'est qu'après 18 ans de travail en free-lance dans la télévision, je trouve finalement le succès sur une chaîne internationale qui est le principal fournisseur mondial d'émissions divertissantes autres que de fiction. Tout ce que j'ai eu à faire pour y arriver, ça a été de revenir précisément aux choses que j'avais systématiquement évitées dans ma vie adulte.

Je les évitais parce que je ne voulais pas échouer devant mon père et mon grand-père. Aujourd'hui, quelque succès que je puisse avoir s'accompagne d'un prix très spécifique à payer, et c'est que je sois disposé à échouer tous les jours, pas seulement devant eux deux, mais devant des millions de gens de 173 pays. La seule façon de rendre hommage à un excellent jardinier-paysagiste, par exemple, c'est de mettre un novice à



Mike Rowe subit son lot de déboires : le voici pris en 4X4 au fond d'une mare, dans un ranch de yaks du Montana.

Avec l'aimable autorisation de Discovery Channel

côté de lui et de laisser les téléspectateurs les observer exécuter tous deux le même travail de base. C'est comme cela que l'émission rend hommage à ces gens. En me regardant faire le travail avec le jardinier-paysagiste, ou tout autre travailleur dont nous présentons le métier, les téléspectateurs peuvent faire des comparaisons point par point et se rendre compte que la plupart des métiers sont plus complexes qu'ils ne le paraissent.

**Q:** Vous avez également dit dans votre émission que certains des gens les plus heureux que vous ayez jamais rencontrés rentrent chez eux tous les jours en sentant mauvais, parce qu'ils passent leur journée dans les eaux d'égouts et les ordures. Voulez-vous dire que parmi les travailleurs que vous rencontrez, ceux qui font des métiers salissants sont généralement plus heureux que ceux qui font des métiers plus propres ?

**Mike Rowe:** C'est une généralisation, mais je dirais que oui. Le bonheur n'est pas facile à définir ; c'est quelque chose de très subjectif. Mais je peux dire qu'après environ deux cents exemples, ce que je trouve chez les gens que je rencontre, c'est un équilibre. Les gens qui ont un métier salissant ont dans leur vie un équilibre que je ne vois pas chez mes amis qui sont actuaires et banquiers d'investissement. Les autres partent de chez propres, rentrent chez eux sales le soir, mais il semblerait qu'ils s'amuse davantage que nous.

J'ai un certain nombre de théories là-dessus, mais à

la base, il y a une relation avec le sentiment d'avoir achevé une tâche. Il y a tant de « bons métiers » aujourd'hui qui ne procurent pas de sentiment d'accomplissement. Pour beaucoup d'employés d'administration, leur bureau, leur surface de travail, est le même à 18 heures qu'à 6 heures du matin. Comment peuvent-ils se rendre compte qu'ils ont fini leur travail ?

Les gens que je rencontre, bon, il y a un chevreuil écrasé sur la route, ils font leur travail, et il n'y a plus de chevreuil. Vous avez un fossé à creuser.

Le matin, il n'y a pas de fossé ; le soir, il y en a un. Les gens qui font des travaux salissants vivent dans un monde qui les informe constamment sur ce qu'ils font. Que ce soit bien ou mal, ils savent toujours où ils en sont. C'est important.

Les ouvriers du bâtiment, le maçon tailleur de pierre qui peut vous emmener dans les rues de la ville et vous montrer les bâtiments qu'il a créés, ça représente un patrimoine qui leur est dû. Même les travaux spécialisés en usine, quand on en arrive à un niveau vraiment professionnel, sont une source de grande satisfaction. Et c'est ça précisément que nous ne représentons pas fidèlement dans notre culture actuelle. La plupart des travaux manuels sont présentés aujourd'hui comme des corvées.

Nous devrions nous garder d'établir des distinctions nettes entre propre et sale, facile et difficile. Ce ne sont pas des propriétés contraires mais différents aspects des mêmes choses. Les gens qui font un métier salissant semblent comprendre cela de manière innée et trouver un meilleur équilibre dans leur vie.

**Q:** En plus des métiers salissants, vous présentez aussi des métiers dangereux. Je vous ai vu nager avec des requins, attraper des alligators, travailler suspendu à des nacelles de téléphérique en haut d'une paroi rocheuse à 3 000 mètres d'altitude. Vous pratiquez ces métiers pendant un jour et vous espérez que la chance sera de votre côté. Mais selon vous, quels sont les facteurs qui motivent les gens qui font

## Nager avec les requins

*Dans son blogue, Mike Rowe a parlé de l'un de ses travaux les plus dangereux.*

Le programme de la journée était de fabriquer une combinaison anti-requins en cote de mailles, c'est-à-dire en plusieurs centaines de milliers de petits anneaux de métal, qu'il faut souder à la main, et de la tester. Pour tester la combinaison, je suis parti en mer, accompagné par Jeremiah Sullivan, un fou authentique, bon teint, qui n'a peur de rien et qui devrait avoir sa propre émission de télévision. Nous avons donc, Jeremiah et moi, versé du sang et des morceaux de thon autour du bateau et dans cette immense mare rouge, nous avons été soudain entourés de dizaines de requins, en pleine frénésie, qui se sont mis à happer le poisson ; l'eau est devenue une masse de peau grise, de sang rouge et de dents blanches, en ébullition. Revêtus chacun de notre combinaison anti-requins et munis de notre matériel de plongée, nous avons sauté à l'eau, Jeremiah d'abord, moi après. Nous sommes descendus ensemble jusqu'au fond, à 15 mètres, je me suis agenouillé près de lui et il a ouvert une boîte d'appât pleine de bonitos [poisson d'une taille intermédiaire entre le maquereau et le thon, et du même genre]. Les requins adorent le bonito. En quelques instants, la meute frénétique qui s'activait à la surface est descendue à notre niveau. C'est là que nous nous sommes mis au travail, qui était de tester l'efficacité des combinaisons que nous portions. En d'autres termes, nous devons nous faire mordre par les requins. Volontairement.

Quand je dis que nous étions encerclés par des dizaines de requins affamés, je n'exagère pas. Quand je dis que nous avons été mordus, culbutés et plaqués sur le fond sablonneux à de multiples reprises, ce n'est pas une hyperbole poétique. Et quand je vous dis que j'étais terrifié et que je craignais de ne pas en sortir vivant, je ne plaisante absolument pas.

J'ai été mordu quatre ou cinq fois ; Jeremiah bien davantage. Mais nous allons bien, un peu contusionnés seulement. Test réussi pour la combinaison. Alléluia !

*Mike Rowe décrit ses diverses expériences sur son blogue à <http://dsc.discovery.com/fansites/dirtyjobs/dirtyjobs.html>.*

des métiers dangereux jour après jour ?

**Mike Rowe:** Je vais vous raconter une anecdote. Vous venez de parler de nager avec les requins. Je travaillais ce jour-là avec Jeremiah Sullivan, l'inventeur de la combinaison anti-requins, celle que portent les plongeurs pour se mettre à l'eau quand il y a des requins qui rôdent et pour en ressortir entiers. J'étais debout dans le bateau avec Jeremiah, prêt à plonger au milieu des requins en pleine frénésie alimentaire. Je porte une combinaison anti-requins, comme les cotes de maille des chevaliers du Moyen-Âge. Je suis terrorisé, je dois le dire. Juste avant de sauter à l'eau, Jeremiah me dit, sur un ton parfaitement normal : « Dis donc, Mike, d'homme à homme, je dois être franc avec toi. »

« Oui », je lui réponds.

Et il me dit : « Ça va te faire mal. Tu ne vas pas en mourir, mais ça va te faire mal à en hurler, et ça, il faut que tu le saches. » Ça a été un moment extraordinairement sérieux, parce qu'en un instant, il m'a fait prendre conscience de la réalité et il m'a fait accepter personnellement la pleine responsabilité de mes actes.

**Q:** Ça fait mal, les requins vous agressent, vous mordillent, et Jeremiah y retourne quand même, jour après jour ?

**Mike Rowe:** Jour après jour. Chose intéressante, dans les situations où je me suis trouvé, que vous qualifiez à juste titre de dangereuses, il y a une très faible proportion d'accidents de travail, parce que les gens qui pratiquent ces métiers sont très conscients de l'importance de la sécurité personnelle. Ils ne se permettent pas d'être négligents. Je crois que cela se produit dans les usines ou les établissements où la direction affiche des panneaux pour proclamer « la sécurité d'abord » ; cela devient une platitude, une formule vide, et c'est alors que les gens ont des accidents. Il y a une chose à ne pas perdre de vue, c'est que la sécurité personnelle est une affaire de responsabilité personnelle.

**Q:** Rétrospectivement, et en considérant le cours sinueux de votre carrière, que diriez-vous à quelqu'un qui arrive à l'âge adulte et qui se demande ce qu'il pourra bien faire dans la vie ?

**Mike Rowe:** On emploie un terme, en littérature grecque, pour désigner un changement de fortune. On parle de péripétie. C'est le moment où le personnage se rend compte qu'il se trompait sur tout, le moment

où Œdipe comprend qu'il a couché avec sa mère. Bruce Willis réalise à la fin du Sixième sens qu'en fait il est mort depuis le début du film. C'est une découverte qui constitue un coup de théâtre. Et ce que je dirais donc, à un garçon ou à une fille de 19 ans, c'est qu'il n'y a rien de mal à se rendre compte que l'on se trompait du tout au tout sur quelque chose.

J'ai eu un de ces moments il y a deux ou trois ans : je me trompais sur tout ce que je croyais savoir sur le travail. La vérité, c'était ce que j'avais vu en grandissant. Je me suis rendu compte que j'avais réagi à l'extrême en essayant de m'en éloigner autant que je le pouvais, et que par un effet du sort, par chance ou par hasard, j'y avais été ramené et que j'étais entouré de ces mêmes gens au milieu desquels j'avais grandi. J'avais passé 20 ans à éviter quelque chose qui, aujourd'hui, semble constituer ma destinée, et tout est bien qui finit bien. Tout se passe comme cela devait se passer.

Donc le conseil pratique à en tirer pour les gens qui ont 19 ans, c'est de ne pas limiter leurs options. Évitez cela. Aujourd'hui, il y a un tas de jeunes de 18, 19 ans, à qui l'on n'a pas dit qu'ils pourraient faire une carrière lucrative dans un domaine technique. Ce n'est pas le chemin sur lequel la plupart des parents souhaitent que leurs enfants s'orientent. Le chemin de l'université, le métier « idéal », les vêtements « idéaux », le style de vie souhaitable, tout ce que nous célébrons dans notre culture, tout cela laisse de côté le plombier, l'électricien, le monteur d'appareils de chauffage. Il y a des possibilités offertes dans tous ces domaines. Les rangs se sont considérablement éclaircis dans ces métiers aux États-Unis. Notre infrastructure s'effrite. Il existe de réelles possibilités si vous apprenez un métier manuel ; vous pouvez soit vous lancer en travailleur indépendant, soit trouver un emploi dans une bonne entreprise, toucher un bon salaire, élever vos enfants, être entraîneur pour leur équipe de baseball, et avoir une existence équilibrée.

Libre à vous de considérer ce genre d'existence et de dire : non, je préfère devenir cadre d'entreprise. Très bien. Tout ce que je vous suggère, c'est d'examiner toutes vos options avant de prendre ce genre de décision.

Je voudrais que mon site web, mikeroweWORKS, aide vraiment les jeunes à prendre ces décisions, en leur présentant les options possibles dans les travaux manuels spécialisés. J'ai déjà reçu des retours d'information très encourageants, pour beaucoup provenant des parents qui souhaitent trouver une source où ils peuvent, eux et leurs enfants, se renseigner sur des carrières possibles qui n'exigent pas nécessairement des études universitaires. Je voudrais que les jeunes puissent faire cela et il y a des plombiers, des électriciens et différents entrepreneurs qui disent qu'ils souhaitent avoir un endroit où ils peuvent bavarder, échanger des histoires et des expériences. À terme, je vois mikeroweWORKS comme étant un site robuste où les gens peuvent se réunir pour partager, célébrer les activités du travail manuel et éduquer. ■

---

*Les opinions exprimées dans cet article ne reflètent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis.*



*Quid après le diplôme ?*

## Le juge de la Cour suprême Stephen Breyer : Nos choix racontent une histoire



© AP Images/Josh Reynolds

Le juge de la Cour suprême Stephen Breyer s'adresse à des élèves de la faculté de droit de Harvard (Massachusetts).

Le meilleur conseil que j'aie reçu, quand j'avais votre âge, me fut donné par un ancien doyen de ma faculté de droit, Bayless Manning. Et je vais vous le répéter. Bayless savait que, comme vous, je m'interrogeais avec inquiétude: Que vais-je faire maintenant? Il me soulignait que, lorsque nous prenons une importante décision personnelle, nous connaissons rarement plus de dix pour cent de tout ce que nous voudrions connaître. Nous savons que nos décisions nous ouvriront certaines portes, mais ignorons souvent

quelles portes elles nous fermeront. Nous sommes au supplice à l'idée de prendre une décision mais être au supplice n'aide pas toujours. Parfois, nous devons simplement choisir. Une fois notre décision prise, notre vie prend forme en fonction des choix que nous avons faits. Ces choix écrivent ensuite une histoire – c'est une métaphore que j'ai jugée utile. La vie de chaque personne est l'histoire d'une passion, avec ses moments de joie et de bonheur, de tragédie et de chagrin. Et l'histoire de chaque personne est différente de celle des autres.

Ce que nous faisons et la façon dont nous expliquons nos choix nous disent qui nous sommes. Nous ne pouvons pas échapper à la signification négative qu'un manque d'intégrité – le fait de ne pas nous montrer à la hauteur de nos propres critères concernant le bien et le mal – donnera aux histoires que nous façonnons. Je suis d'accord avec le philosophe qui a dit que l'argent peut disparaître du jour au lendemain, le pouvoir peut disparaître, la réputation s'évaporer mais que le caractère – l'intégrité personnelle – est un roc immuable.

*M. Stephen Breyer, juge à la Cour suprême des États-Unis, a pris la parole en 2005 à la cérémonie de remise de diplômes de la New School University de New York. (Extrait reproduit avec son autorisation.)*

# Le choix d'un emploi dans un monde en évolution

Phyllis McIntosh



© AP Images/Damian Dovarganes

La municipalité de Los Angeles a créé un service en ligne d'offres d'emploi.

*Le progrès rapide des techniques et les réalignements économiques ont considérablement bouleversé le marché du travail aux États-Unis et modifié pour les jeunes la façon de choisir un emploi à la fin de leurs études.*

*Journaliste indépendante établie à Washington, Phyllis McIntosh se spécialise notamment dans le secteur de l'emploi.*

Par certains côtés, il n'a jamais été aussi facile pour les jeunes Américains de choisir un métier. Ils disposent pour ce faire, au moyen d'un simple ordinateur, d'une immense masse d'information tant sur les possibilités d'éducation que sur le marché de l'emploi. Pourtant, de nombreux jeunes mettent aujourd'hui plus de temps que leurs prédécesseurs à achever leurs études, à trouver un emploi qui leur convient et à faire le choix d'une carrière.

Ils se montrent plus exigeants lorsqu'il s'agit d'accepter un emploi, où ils restent d'ailleurs moins longtemps. Pour cette nouvelle génération, la notion de loyauté entre l'employeur et l'employé n'a plus cours.

## **VOGUEUR SUR L'INTERNET EN QUÊTE D'EMPLOI**

Aucun progrès technologique n'a eu autant d'impact que l'Internet sur la façon dont les Américains recherchent un emploi. Naguère, les étudiants diplômés ou en passe de l'être n'avaient d'autre option que celles de se rendre à des foires d'embauche, de rencontrer des représentants d'entreprises et de compulser des volumes d'information dans les centres d'orientation professionnelle de leur campus pour découvrir les possibilités d'emploi dans leur

domaine de spécialisation. Aujourd'hui, ils peuvent à loisir faire des recherches sur les employeurs potentiels par le biais des sites d'Internet des entreprises et même remplir des demandes d'emploi en ligne.

« Beaucoup d'étudiants trouvent qu'il leur est plus aisé d'explorer de manière passive », dit Edwin Koc, directeur de la recherche à la National Association of Colleges and Employers (NACE). « L'inconvénient, c'est qu'il est alors plus difficile pour les employeurs de juger des qualités des postulants. Ici, aux États-Unis, les employeurs ont toujours recours en grande partie aux rencontres en personne avec les candidats et nos enquêtes indiquent que les étudiants qui ont été les premiers à obtenir un emploi sont ceux qui ont combiné des recherches sur le web et des entrevues personnelles avec les employeurs. »

Les plus récents des instruments utilisés en ligne par les demandeurs d'emploi sont les réseaux sociaux, tels Facebook, MySpace et LinkedIn, qui permettent aux utilisateurs de faire savoir instantanément à des centaines de personnes qu'ils sont sur le marché du travail. Les employeurs qui désirent pourvoir divers postes consultent également ces sites. D'après les sondages de la NACE, environ 16 % des employeurs disent recourir aux réseaux sociaux parmi leurs méthodes de recrutement et 7 % des étudiants disent avoir été contactés par un employeur directement par leur réseau social. Le désavantage, pour les demandeurs d'emploi, est qu'une proportion bien plus grande d'employeurs, 44 % (selon un sondage de <http://www.Vault.com>, site web spécialisé dans l'embauche), se servent de ces sites pour vérifier le profil personnel d'éventuels candidats. Plus de 80 % de ces employeurs déclarent qu'ils y réfléchiraient à deux fois avant d'embaucher quelqu'un dont le profil contiendrait des éléments négatifs.

L'Internet permet également à un nombre sans



Les étudiants du Cincinnati State Technical and Community College peuvent consulter des listes d'offres d'emploi sur des tableaux d'affichage disséminés sur le campus. Un grand nombre de « community colleges » subventionnés par les États fédérés assurent une formation spécialisée dans les types de métiers qui se trouvent dans la région.

© AP Images/Al Behrman

cesse croissant d'Américains d'obtenir des diplômes universitaires en ligne, ce qui est particulièrement pratique pour les étudiants d'un certain âge qui ont des responsabilités professionnelles et familiales. Toutefois, dans un sondage de Vault, 63 % des employeurs ont déclaré qu'ils donneraient la préférence à un candidat titulaire d'un diplôme traditionnel. Du côté positif, 83 % des employeurs et des responsables de l'embauche considèrent que les diplômes obtenus en ligne sont plus acceptables aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a cinq ans.

### **L'ÂGE ADULTE RECULE**

Si la simple recherche d'un emploi est sans doute plus facile, les jeunes Américains semblent éprouver plus de difficulté lorsqu'il s'agit de décider ce qu'ils veulent faire dans la vie. En fait, nombreux sont ceux qui s'engagent dans une carrière par hasard, au lieu de faire des études avec un objectif de carrière précis en tête, note John Flato, vice-président pour la recherche et la consultation chez Vault. La moitié des étudiants universitaires changent de domaine de spécialisation au cours de leur première année d'études. Et alors que 40 % des étudiants de

première année prévoient de faire des études de troisième cycle ou de spécialisation professionnelle, cette proportion n'est plus que de 20 % chez les étudiants de dernière année. Une étude de la NACE a révélé que la plupart des étudiants de niveau universitaire choisissaient un domaine de spécialisation parce qu'ils aimaient les cours dispensés dans ce domaine. À l'exception des matières telles que l'ingénierie, où les études de deuxième cycle constituent strictement une préparation à un métier spécifique, les étudiants n'établissent pas de relations entre leur principal domaine d'étude et ce qu'ils feront dans la vie une fois diplômés, dit M. Koc.

Ce sont peut-être ces incertitudes qui font que les étudiants mettent aujourd'hui en moyenne six ans pour terminer ce qui était jusqu'ici un cycle d'études de quatre ans, dit M. Flato. L'une des raisons, selon lui, serait que les universités veulent conserver leurs étudiants et qu'elles ne permettent pas à ceux qui changent de domaine de spécialisation de suivre davantage de cours pour obtenir leur diplôme dans le délai normal de quatre ans.

Par ailleurs, la fin des études universitaires ne marque pas non plus automatiquement une entrée dans l'âge adulte. Les étudiants se marient généralement plus tard et, pour des raisons économiques, ils sont nombreux à rentrer chez leurs parents. Ceux-ci les accueillent souvent à bras ouverts et continuent de leur accorder un appui financier ; certains restent profondément impliqués dans la vie de leurs enfants adultes, au point même, disent les experts en matière de carrière, de les accompagner aux entretiens en vue d'un emploi ou de téléphoner à un employeur pour savoir pourquoi celui-ci n'a pas engagé leur fils ou leur fille.

Pour beaucoup de jeunes diplômés, le premier emploi n'est qu'une étape préliminaire : la moitié d'entre eux changent d'emploi en l'espace de 12 à 18 mois. « D'une certaine façon, le processus d'exploration qui avait lieu dans le temps à l'université a lieu maintenant durant les premières années de la vie professionnelle, dit Daniel Pink, auteur et conférencier traitant des questions de carrière et d'emploi. Quelques cahots [dans le choix d'une carrière] sont inévitables et, je crois, très sains quand on a un marché du travail difficile à prévoir. »

## **NOUVELLES TENDANCES**

L'une des tendances les plus significatives qui se manifestent aux États-Unis est la disparition de la loyauté à long terme de l'employé envers l'employeur. Les jeunes savent que la façon la plus rapide de faire avancer leur carrière – et leur salaire – est de changer d'emploi

et, contrairement à leurs parents et grands-parents, peu d'entre eux s'attendent à travailler pour la même entreprise pendant des décennies. Ils n'attendent pas non plus de grosses preuves de loyauté ni de sécurité de l'emploi de la part de leurs employeurs. « Les gens voient leurs amis et leurs parents passer par des licenciements, des mises à pied et des acquisitions, et ils se disent que si les entreprises se comportent ainsi, ils ont intérêt à veiller eux-mêmes à leurs propres intérêts », note M. Flato.

Les employeurs, quant à eux, ont facilité plus que jamais le changement d'emploi. L'assurance maladie entre généralement en vigueur immédiatement pour les nouveaux employés sans qu'il leur soit imposé de période d'attente, et les pensions de retraite traditionnellement versées par les entreprises ont été remplacées par les plans de pension 401(K). Les employés contribuent eux-mêmes à ces plans et conservent la propriété des fonds lorsqu'ils changent d'employeur.

Plus que toute autre génération antérieure, les jeunes Américains d'aujourd'hui veulent exercer un emploi valorisant. Les sondages indiquent qu'ils recherchent des employeurs respectueux de l'environnement et socialement responsables, et des métiers où leur travail peut faire une différence dans le monde. Ils gravitent autour d'entreprises qui leur offrent sur place divers agréments, tels qu'un centre de gym, des soins médicaux, une garderie, un salon de coiffure, des services de blanchisserie et de nettoyage à sec, grâce auxquelles il est plus facile de concilier les impératifs de la vie professionnelle et personnelle. Dans plusieurs sondages récents, les étudiants universitaires auxquels il avait été demandé de nommer leur employeur idéal ont placé en tête de liste la société Google, géant des moteurs de recherche sur l'Internet, connue pour sa cafétéria gratuite de haute qualité nutritionnelle et culinaire et d'autres services pour ses employés.

Pour un grand nombre de jeunes, l'emplacement géographique de l'entreprise joue pour beaucoup dans la décision d'accepter un emploi. Certains aspirent à un style de vie spécifique dans une grande ville, ou à proximité, ou dans une région particulière du pays. En revanche, selon une étude de la NACE, beaucoup donnent également la préférence aux lieux qui leur sont familiers et refusent les offres d'emplois qui les obligeraient à s'éloigner de leur région natale.

Malgré ces exigences particulières, les récents diplômés de l'université pourront se voir offrir des possibilités d'emploi relativement bonnes, disent les experts, dans une économie américaine qui s'extraira de la récession. Les jeunes recrues présentent des avantages

pour les employeurs, étant moins coûteuses à embaucher et plus réceptives à la formation en cours d'emploi que les employés plus chevronnés. Le départ en retraite au cours des années à venir des travailleurs nés au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, ceux que l'on appelle les « baby boomers », dégagera un grand nombre d'emplois, en particulier dans le secteur gouvernemental et l'enseignement, pronostique M. Koc. Il ajoute que les perspectives d'emploi resteront bonnes pour les jeunes spécialisés en administration des entreprises, domaine de spécialisation le plus populaire auprès des étudiants américains, bien que de nombreux emplois dans le secteur des finances aient sombré dans les remous des crises qu'ont connues les marchés américains à la fin de 2008.

À mesure que les tâches routinières sont prises en charge par les outils informatiques, « les qualités telles que l'esprit artistique, l'invention, la chaleur humaine et l'aptitude à voir les choses dans leur ensemble, déjà recherchées aujourd'hui, croîtront également en importance », dit Daniel Pink.

Une chose est certaine : dans la conjoncture actuelle, rien n'est plus constant que le changement, tant dans l'optique des jeunes Américains concernant leur carrière que dans les types d'emplois qu'ils exerceront. Comme le note M. Pink, « certains jeunes peuvent s'attendre à obtenir d'ici 10 ou 20 ans des emplois dans des secteurs d'activité qui n'existent pas encore et à pratiquer des métiers qui n'ont même pas encore de nom aujourd'hui. » ■

---

*Les opinions exprimées dans la présente interview ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

# Un service civique qui permet de se forger une carrière

Siobhan Dugan



Avec l'aimable autorisation de CNCS

Les membres d'AmeriCorps prêtent leurs services à un grand nombre d'associations d'aide sociale sans but lucratif. Ici, il s'agit d'un projet de construction de logements pour des sans-abri.

*Depuis plus de 40 ans, le gouvernement des États-Unis gère des programmes qui encouragent le volontariat des jeunes. Le très large soutien dont bénéficient ces initiatives illustre l'intérêt de l'aide apportée par les participants. Ces programmes permettent également aux bénévoles de mieux évaluer leurs talents et leurs compétences, et d'en tirer les leçons pour l'avenir.*

*Siobhan Dugan est spécialiste en communication au sein de la Corporation for National and Community Service, qui chapeaute le programme AmeriCorps. Celui-ci propose chaque année, dans l'ensemble des États-Unis, 75 000 postes de service civique aux adultes qui souhaitent répondre à certains besoins essentiels au niveau local.*

Les bénévoles de l'AmeriCorps sont connus pour leur dévouement. Ils aident les élèves après la classe, ils construisent des sentiers de randonnée dans les parcs nationaux, ils luttent contre les feux de forêt et ils participent aux secours lorsque survient une catastrophe. Ce fut notamment le cas lors des attaques terroristes du 11 septembre 2001 et de l'ouragan Katrina. Ils méritent incontestablement la reconnaissance que leur expriment tous ceux à qui ils viennent en aide. Mais que deviennent les bénévoles de l'AmeriCorps lorsque leur mission prend fin ? Celle-ci ne dure en effet qu'un an.

Les bénévoles de l'AmeriCorps affirment dans la plupart des cas que leurs activités de volontariat leur ont permis de développer des compétences utiles pour un futur métier. Ils estiment également que l'AmeriCorps les a aidés à choisir une carrière conforme à leurs désirs. Leurs déclarations sont confirmées par un rapport de 2008 intitulé *Still Serving: Measuring the Eight-Year Impact of AmeriCorps on Alumni* [Toujours actifs : mesure de l'impact sur huit ans de l'expérience des bénévoles de l'AmeriCorps]. Ce rapport examine l'effet de l'expérience du volontariat sur l'évolution de 2 000 anciens bénévoles de l'AmeriCorps. Il compare, huit ans après la fin de leur mission, la situation de ces bénévoles à celle d'un groupe de contrôle composé de personnes présentant des caractéristiques comparables mais n'ayant pas participé à l'AmeriCorps.

Cette étude est la plus rigoureuse jamais réalisée sur l'impact de l'AmeriCorps sur ses bénévoles. Elle démontre sans ambiguïté que l'AmeriCorps leur permet d'accéder à certains débouchés et leur confère un avantage sur le marché du travail. Environ 80 % des bénévoles ont indiqué que leur service leur avait permis d'accéder à de nouveaux choix de carrière. Plus des deux tiers d'entre eux ont indiqué avoir bénéficié d'un avantage lors de leur recherche d'un emploi après la fin de leur mission.

## AU SERVICE DE LA JEUNESSE

Prenons l'exemple de Brian McClendon. Âgé de 29 ans, Brian a grandi à New York, dans le quartier de Harlem. Après être entré au collège, il a participé au programme de l'association Harlem Children's Zone, qui apporte un soutien éducatif aux élèves du quartier. Il supervise désormais une équipe de l'AmeriCorps, ce qui lui permet de travailler au contact d'enfants profitant du programme dont



Photo de M.T. Hammon / Avec l'aimable autorisation de CNCS

Torie Bowman a travaillé à des projets hydriques dans des États de l'Ouest. Son service dans l'AmeriCorps l'a poussée à faire carrière dans le droit environnemental.

il avait lui-même bénéficié. Il n'a jamais oublié qu'il était autrefois dans la même situation qu'eux.

Brian estime que ses activités de volontaire de l'AmeriCorps lui ont permis de développer le cadre de référence indispensable pour exercer ses responsabilités actuelles. « Je ne pense pas que je pourrais réussir sans cette base, déclare-t-il. AmeriCorps m'a également permis de travailler avec des familles et des enfants du quartier, et d'apprendre à mieux communiquer avec les autres. C'est une expérience formidable que de pouvoir travailler avec une population aussi diverse et répondre à ses besoins. »

Par son service dans l'AmeriCorps, Brian a acquis de nouvelles compétences, notamment dans les domaines de la gestion des désaccords, de la médiation et de la discipline à l'école. « Mais avant tout, j'ai appris à jouer un rôle influent dans la salle de classe, dans mes écoles et dans mon quartier. »

Son activité au sein de l'AmeriCorps lui a également permis de voir évoluer ses objectifs de carrière. Durant son enfance et son adolescence, Brian pensait faire métier dans les forces de l'ordre. Il est d'ailleurs titulaire d'un diplôme de justice pénale. L'AmeriCorps a changé sa vision des choses, mais son objectif reste de servir la population locale. Il souhaite désormais exercer un rôle de prévention, en agissant avant que les problèmes ne surgissent. « Il est déjà trop tard lorsque la police

intervient : l'infraction a déjà été commise. » Brian McClendon considère que les jeunes ont une meilleure chance de réussir si on les aide très en amont, dès leur petite enfance. « Nous avons beaucoup plus d'influence si nous intervenons à ce stade de leur vie. »

Bien qu'il ait conscience des défis qui se posent à la justice pénale, Brian considère que son choix de carrière lui permettra d'avoir un impact plus profond sur les bénéficiaires des services de Harlem Children's Zone. Depuis les années soixante-dix, cette organisation propose un soutien éducatif, des services d'assistance sociale et des programmes de développement

communautaire aux enfants et aux familles de Harlem.

Brian poursuit ses études afin d'obtenir une maîtrise en administration publique. « Elle me donnera des compétences et une légitimité en matière de gestion des organismes sociaux. Je n'aurais jamais pensé à suivre cette voie si je n'avais pas acquis une première expérience au sein de l'AmeriCorps. »

### **PROTÉGER LES RESSOURCES EN EAU**

À 3 000 kilomètres de là, au Colorado, Torie Bowman contribue en tant que bénévole aux programmes de l'AmeriCorps. Elle prévoit elle aussi de changer son avenir grâce à cette expérience. Comme Brian McClendon, Torie a découvert une nouvelle perspective de carrière, dans la continuité du travail qu'elle effectue actuellement pour l'AmeriCorps.

Âgée de 25 ans, Torie Bowman est chef d'équipe au sein du programme VISTA (« Volontaires au Service de l'Amérique »). Elle travaille pour l'unité chargée de la protection des ressources en eau dans l'ouest des États-Unis. Cette unité est chargée des questions liées à la qualité de l'eau, notamment lorsque celle-ci est affectée par des activités minières. Le programme de Torie vise à renforcer la coopération entre les organisations soucieuses de la protection des bassins versants, en

les encourageant à travailler en ignorant les frontières politiques, notamment celles qui séparent les différents États des États-Unis. L'objectif de Torie est de fédérer ces organisations sur des thèmes communs à l'ensemble du bassin situé à l'ouest de la ligne de partage des eaux.

L'une des missions de Torie Bowman est de recruter des volontaires pour le programme VISTA, afin de faire participer d'autres organisations intéressées à la protection du bassin versant. Torie a accompli sa première mission au sein de VISTA l'an dernier en Virginie occidentale, en tant que membre de l'équipe chargée du bassin versant de la région charbonnière des Appalaches. Son travail l'a amenée à s'intéresser aux bassins versants des petites villes de la région, où l'activité minière nuit à la qualité des eaux. « J'ai visité de nombreux sites et développé un réseau afin de mettre en place des partenariats en Virginie occidentale » indique-t-elle. Torie organise en outre des formations et des réunions pour VISTA. Elle prépare également de très nombreux dossiers de subventions.

Cette expérience a incité Torie à passer le test d'aptitude des facultés de droit, son objectif étant de se spécialiser dans le droit de l'environnement. Avant de s'engager dans l'AmeriCorps, elle avait travaillé deux ans en tant que guide de rivière, spécialisée dans la descente des rapides. « Mon activité au sein de l'AmeriCorps a représenté un incroyable changement pour moi. J'ai appris à utiliser mon cerveau et non plus seulement mon corps. »

Torie Bowman détient un diplôme universitaire de premier cycle en histoire de l'art et en religion, obtenu en 2005 à l'Université de Wake Forest. « Ce diplôme explique en partie pourquoi je me suis intéressée à VISTA », déclare-t-elle. « Il ne me permettait pas de déterminer ce dont j'étais capable d'un point de vue pratique. Je voulais faire un travail intensif afin de développer mes compétences. »

Torie a incontestablement atteint son objectif. « J'ai appris pratiquement tout ce que je sais sur moi-même grâce à mon expérience au sein de l'AmeriCorps. J'ai découvert que j'aimais travailler avec les gens. Je peux traiter des dossiers, mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est établir des contacts entre les gens, développer des réseaux et créer des partenariats. Pour accomplir ma mission, j'ai dû analyser les situations et développer mes connaissances, notamment en ce qui concerne la problématique de la qualité des eaux. »

Torie trouve toutefois que le travail au sein d'une organisation à but non lucratif souffre de certaines limitations. « Je pense qu'un diplôme de droit me permettra d'agir de manière plus efficace. Je crois que

c'est particulièrement vrai lorsque l'on travaille dans le domaine de la qualité des eaux. » Torie considère que le Colorado constitue un bon tremplin pour ceux qui s'intéressent aux questions de qualité des eaux. Cette problématique est importante où que l'on se trouve, mais l'eau est une ressource rare dans cet État des montagnes rocheuses. Le volume des eaux et leur qualité font l'objet d'une gestion très attentive.

Torie Bowman a déposé son dossier de candidature auprès de plusieurs facultés de droit, notamment auprès de celles spécialisées dans le droit de l'environnement. Elle souhaite également étudier le droit fédéral applicable aux tribus indiennes, auxquelles elle s'intéresse depuis ses études universitaires d'histoire et de religion.

### **UNE COMMUNICANTE AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ**

Âgée de 23 ans, Angelina Moya a terminé en juillet sa mission au sein du Corps national de service civique d'AmeriCorps (NCCC). Elle recherche actuellement un emploi à Aurora (Illinois), où elle est née, ou dans la métropole régionale de Chicago. Angelina est titulaire d'un diplôme universitaire de premier cycle en communication. Elle souhaite trouver un poste dans une association à but non lucratif, où elle pourra faire le meilleur usage de son bagage universitaire et de son expérience du service civique.

« Rechercher un emploi n'est pas chose facile », confirme-t-elle. « Il y a beaucoup de candidats dans la région de Chicago. En outre, les employeurs potentiels ont des problèmes de financement. »

Ceci étant, Angelina confirme que son activité au sein du NCCC lui a apporté une vaste expérience dans de nombreux domaines fondamentaux. Les bénévoles du NCCC travaillent en équipes de dix à douze personnes pendant un an. Ils sont logés ensemble dans des dortoirs.

« L'une des choses les plus importantes que j'ai apprises grâce au NCCC, c'est de savoir comment communiquer avec les autres, indique Angelina. Mon équipe se composait de personnes très différentes, dont certaines avaient une forte personnalité. C'est l'un des défis que j'ai rencontrés à l'occasion de cette expérience, mais aussi l'un des aspects les plus positifs. » Angelina sait qu'il faut faire preuve d'ouverture d'esprit au travail, car on est presque toujours appelé à collaborer avec des gens très différents. « Je crois que je suis un peu plus compréhensive maintenant », confirme-t-elle.

Angelina a travaillé pour le NCCC dans différentes parties du pays, dans le cadre de projets très divers. À

Lake Charles (Louisiane), son équipe a participé à un projet organisé par Habitat pour l'humanité au profit des résidents de cette ville dévastée par l'ouragan Rita en 2005. Angelina a ainsi contribué à la construction d'une maison érigée sur des pilotis de 4,20 mètres. Cette méthode lui permettra de résister aux prochains ouragans. L'équipe d'Angelina a également rénové un bâtiment centenaire à Ketchikan (Alaska), afin de le transformer en maison de la jeunesse. De retour en Louisiane, l'équipe a géré l'entrepôt d'Habitat pour l'humanité et assuré la livraison des matériaux nécessaires à la construction de nouveaux logements.

Au-delà de ses tâches quotidiennes au sein de l'équipe, Angelina a également exercé les fonctions de chargée des relations avec les médias. « Avant mon expérience chez le NCCC, mes connaissances de la communication étaient beaucoup trop théoriques. Je devais les approfondir sur le plan pratique. J'ai désormais un solide bagage dans le domaine de l'action civique et j'aime cette activité. Je souhaite continuer dans ce secteur. Mon passage au NCCC m'a aidée à préciser mes objectifs pour l'avenir et mon plan de carrière. »

Bien que leur service dans l'AmeriCorps ait fourni à ces trois protagonistes une expérience qui les aidera à réussir leurs carrières, aucun d'eux ne considère qu'il s'agisse de l'aspect le plus important du programme. L'action des bénévoles de l'AmeriCorps a un immense impact là où ils interviennent. Comme le confirme Brian McClendon : « Je crois que nous avons sauvé de nombreuses vies ; et il en reste beaucoup d'autres à sauver... Je suis sur la ligne de front. » ■

*L'AmeriCorps est un programme de la Corporation for National and Community Service (CNCS). Cette agence de l'administration fédérale des États-Unis contribue à l'amélioration de la qualité de vie, apporte un soutien aux collectivités et gère des programmes de service civique et de volontariat. Chaque année, la CNCS embauche plus de 4 millions d'Américains de tous âges et de toutes formations pour apporter une assistance sur le terrain dans le cadre de ses programmes Senior Corps, AmeriCorps, VISTA, NCCC et Learn and Serve America. Nous vous invitons à visiter le site <http://www.nationalservice.gov> pour de plus amples informations.*

# L'autonomisation d'une collectivité

Gwen Moore



Photo de Jeffrey Phelps. Reproduit avec l'aimable autorisation de Milwaukee Journal-Sentinel.

La députée Gwen Moore félicite une troupe de danse qui s'est produite le soir de sa première élection au Congrès en 2004. Mme Moore a remporté son troisième mandat en 2008.

*Avant Americorps, il y avait les VISTA (Volunteers in Service to America), créés en 1965 dans le cadre de la Lutte contre la pauvreté lancée par le président Lyndon Johnson. Une dizaine d'années plus tard, une jeune Afro-Américaine s'enrôlait dans les VISTA pour aider son quartier de Milwaukee (Wisconsin) et entamait une vie entière consacrée au service.*

*C'est en 2004 que Gwen Moore a été élue membre de la Chambre des représentants où elle est la première Afro-Américaine à représenter l'État du Wisconsin au Congrès. Avant, elle avait occupé un poste électif pendant 14 ans dans le gouvernement de l'État et elle avait été nommée « VISTA Volunteer of the Decade » (Bénévole de la décennie pour VISTA) 1976-1986.*

« Nous trouverons un moyen, ou nous l'inventerons. » Telle était la devise des Volunteers in Service to America lorsque j'ai prêté serment pour y entrer dans les années 70. Cette devise, je l'ai faite mienne.

Je suis entrée chez les VISTA parce que le quartier où j'avais grandi se désagrégeait. Dans ma ville natale de Milwaukee (Wisconsin), j'étais membre du conseil d'administration de la Midtown Neighborhood Association qui s'efforçait sans grand succès d'extirper ce quartier de la pauvreté.

Ayant toujours vécu à Milwaukee, j'ai pu observer les sables mouvants financiers dans lesquels s'enlisait la collectivité. Les travailleurs qui gagnaient déjà peu devaient payer des primes d'assurance déraisonnables et des taux de prêt exorbitants. Les institutions financières traditionnelles ne voulaient pas desservir les quartiers pauvres. Les



Gwen Moore (collier) faisait partie de ce groupe de bénévoles VISTA à l'achèvement d'un programme de formation en 1982.

© 1982 Avec l'aimable autorisation de CNCS

commerces tombaient en faillite et fermaient.

Au conseil d'administration, nous savions que le manque de ressources bancaires était un élément clé du déclin de notre quartier. Les banques n'investissaient pas dans les quartiers autour de nous et les possibilités qui s'offraient normalement ailleurs n'étaient pour nous qu'illusions. Mon groupe de quartier s'est rendu compte que la collectivité avait besoin d'une institution bancaire locale qui servirait de fondation sur laquelle construire un avenir durable.

Le Conseil m'a demandé de devenir une VISTA – une volontaire au service de l'Amérique – et d'organiser une initiative d'autonomisation financière. Notre projet a consisté à établir la Cream City Community Development Credit Union (Société de crédit mutuel pour le développement de la collectivité de Cream City) qui fournirait des services bancaires de base et des prêts pour des projets créateurs d'emplois, avantageux aux commerces locaux et promoteurs du développement dans les quartiers centraux défavorisés de Milwaukee.

On est partis de rien : nous n'avions ni agrafeuses, ni crayons, ni papier ni bureaux. Nous avons supplié, emprunté, négocié des achats à prix cassés pour obtenir des meubles et des fournitures de bureau. Mes collègues et moi avons travaillé pratiquement tous les soirs, tous les week-ends et même les jours de congé pour transformer notre rêve en une entreprise.

Au début de novembre de ma première année, nous avons appris l'existence d'un programme de prêts du gouvernement fédéral susceptible de nous fournir des fonds de fonctionnement. Nous avons moins d'un mois avant la date de clôture du dépôt des dossiers, le 30 novembre : nous avons travaillé jour et nuit pour rassembler tous les formulaires et la documentation

nécessaires. Quelques jours avant la date butoir, nous avons travaillé pendant les vacances de Thanksgiving, assis autour de la table de ma salle à manger. La mise au point de notre demande et de notre plan de développement au milieu des restes de dinde et de sauce aux aïelles est un de mes meilleurs souvenirs de cette fête. Notre diligence a porté fruit et nous avons reçu un prêt de 10 000 dollars qui nous a servi de capital de départ pour ouvrir notre société de crédit mutuel.

Mais il nous a ensuite fallu convaincre les résidents de la collectivité. Faisant du porte à porte, nous avons réussi à les persuader d'ouvrir des comptes auprès de Cream City. Le dépôt minimum requis pour ouvrir un compte était

de 50 dollars, somme importante pour une collectivité où la majorité des habitants ne percevaient que des allocations, mais nous avons réussi à ouvrir suffisamment de comptes pour prouver que Cream City pouvait devenir une institution de quartier solide.

Lorsque nous avons enfin pu ouvrir les portes de Cream City, j'ai été fascinée par les effets que cette société de crédit mutuel a eus sur la communauté. Les gens ont commencé à penser à se constituer des actifs au lieu d'essayer seulement de joindre les deux bouts. Ils pouvaient investir dans la communauté en obtenant un prêt de construction ou de petite entreprise et ils réinvestissaient dans la collectivité en engageant des résidents ou en nettoyant et améliorant leur environnement proche.

L'activité économique de Midtown a commencé à se développer. Des groupes se sont formés qui ont, à terme, permis d'ouvrir une laverie automatique et une clinique de soins de santé. Cream City a été le point de départ d'une dynamique qui a tiré le développement urbain et amélioré la qualité de vie des habitants. Les autres commerces ont suivi, la collectivité a retrouvé sa fierté et le quartier a connu une renaissance.

Trop de gens pensent que la situation sociale de départ de quelqu'un détermine sa situation d'arrivée. Cela ne m'est pas arrivé et cela ne devrait arriver à personne. Les VISTA – connus maintenant sous le nom d'AmeriCorps-VISTA – ont tout changé pour moi et pour la collectivité où j'ai grandi. Aujourd'hui, plus de 30 ans plus tard, Midtown est en pleine croissance, fière et prospère. La Cream City Federal Credit Union a montré à ce centre-ville pauvre comment reprendre en main sa destinée. Cream City s'est transformée en une autre institution et

aujourd'hui, ma famille y mène toujours toutes ses opérations bancaires.

Grâce à mon passage aux VISTA, j'ai appris la valeur des efforts personnels, des coalitions, de la coopération interraciale et de la mobilisation. J'ai acquis plus d'assurance en moi, plus de patience et plus de confiance ainsi que des compétences en finance, en réseautage et en organisation. Et surtout, j'ai compris que l'on peut faire de grandes choses avec la force collective d'une communauté, ce qui a renforcé mon engagement envers le service communautaire. Aujourd'hui, je siège à la Commission des services financiers de la Chambre des représentants et j'ai l'occasion d'aider d'autres collectivités en difficultés. Sans mon service pour les VISTA, je ne crois pas que j'aurais pu atteindre ce poste.

Mais mon passage aux VISTA n'avait pas pour but de m'autonomiser; il devait autonomiser les individus et la collectivité. Les projets comme la Cream City Community Development Credit Union sont l'héritage des VISA parce qu'ils ont ouvert une route que d'autres ont suivie, la route qui conduit hors de la pauvreté. ■



*Quid après le diplôme ?*

## Le chanteur Billy Joel : Ma profession est devenue mon amie



© AP Images/Alex Brandon

L'auteur-compositeur-interprète Billy Joel a chanté l'hymne national lors du Super Bowl de 2007, l'un des grands événements sportifs de l'année.

**J**e vous félicite de poursuivre vos études universitaires, ce que je n'ai pas pu faire. J'aimerais avoir étudié davantage. Cela m'aiderait dans mes activités musicales actuelles. On me demande souvent pourquoi je change, pourquoi je compose des musiques différentes. Je citerai Bob Dylan, dans une chanson intitulée « It's Alright Ma » (Ça va m'man) : « Celui qui ne s'occupe pas à vivre, s'occupe à mourir. » Et c'est pour cela que je le fais.

Je ne suis sûr que d'une chose dans ma vie.

Je savais ce que j'aimais faire et je l'ai fait. Et à ce stade de mon existence, j'aime toujours ce que je fais. Je n'ai jamais cherché à gagner beaucoup d'argent. Simplement à gagner ma vie. Et, ce faisant, j'ai fait ma vie. Je suppose que ce que je dis, c'est que ma profession est devenue mon amie, ma destinée, l'amour de ma vie. Et indépendamment des objectifs personnels nobles que je me fixe, la vie est venue, m'a asséné un grand coup sur la tête et m'a mené dans des directions que je n'avais pas choisies. Mais j'ai appris à m'adapter. J'ai pris les leçons de survie comme matière de mes enregistrements futurs. J'emprunterai une autre phrase excellente de Bernie Taupin et de mon bon ami Elton John : « Je suis toujours debout. » Oui, je suis toujours debout ici, dans ce Long Island qui fut mon point de départ.

*Billy Joel a pris la parole en 2000 au Southampton College de l'université de Long Island. Musicien de formation classique ayant à son actif des décennies d'enregistrements à succès, il figure dans le Songwriter Hall of Fame et dans le Rock and Roll Hall of Fame. (Extrait reproduit avec son autorisation.)*

# Chaque appel est différent

Andrea Clark



Avec l'aimable autorisation d'Andrea Clark

Andrea Clark en uniforme complet dans sa caserne de pompiers de Fairfax (Virginie).

*Une femme pompier raconte comment elle a renoncé à une carrière d'ingénieur en faveur d'un métier moins bien rémunéré et présentant de gros risques.*

*Andrea Clark exerce depuis quinze ans le métier de pompier et d'auxiliaire médicale. Elle a raconté son histoire à la journaliste indépendante Phyllis McIntosh.*

J'exerçais depuis un peu plus d'un an la profession d'ingénieur quand j'ai décidé que je n'étais pas faite pour ce travail. Ce que je voulais, c'était devenir pompier. Après avoir obtenu, en 1991, une licence d'ingénieur en électronique, j'avais été engagée par l'armée de terre dans ses laboratoires de vision nocturne où mon travail portait principalement sur les contrats relatifs à la fabrication de caméras particulières. Mon patron insistait pour que je suive tous les cours afin de continuer à obtenir de l'avancement mais je suis une personne active et n'aime pas rester assise. Je connaissais déjà la lutte contre l'incendie

car j'avais été pompier volontaire quand j'étais étudiante, si bien que j'ai décidé que le moment était venu pour moi de changer de carrière.

Je me suis inscrite à un programme de lutte anti-incendie dans un community college local et j'ai passé la série d'examens écrits et physiques nécessaires pour être engagée comme pompier professionnel. J'ai obtenu des offres simultanées d'emploi de la ville et du comté de Fairfax (nord de la Virginie). Il s'agissait d'une importante décision et j'ai fini par opter pour le petit service municipal de sapeurs-pompiers qui comptait deux casernes et 65 personnes. Il y règne une ambiance familiale. Nous nous connaissons tous et nous nous voyons plus souvent que les gens qui travaillent pour le département de sapeurs-pompiers du comté, qui comporte 41 casernes.

J'étais la deuxième femme engagée par ce département. Une chose que j'ai apprise, c'est de ne jamais dire que vous savez faire une chose dont vous n'êtes pas capable. Je connais



L'horaire d'Andrea Clark lui permet de s'occuper de ses enfants Benjamin et Kendall, âgés de 3 et 8 ans sur cette photo de 2005.

Avec l'aimable autorisation d'Andrea Clark

âgés de 11 et 6 ans et j'ai décidé que j'avais besoin de reprendre le service d'équipe, de façon à pouvoir consacrer davantage de temps à ma famille. Un poste de capitaine se présenta et c'est celui que j'occupe maintenant. Cela signifie que je dirige la station quand je suis de service. Je travaille pendant 24 heures, puis je me repose pendant 24 heures, dans un cycle de 5 jours. J'ai ensuite quatre jours de repos. Je peux souvent conduire mes enfants à l'école et venir les chercher et nous faisons des choses ensemble l'après-midi. Il m'est facile de visiter leur école.

mes limites et ne craignais pas de demander de l'aide ou des précisions, choses que les hommes respectaient.

J'aime le métier de pompier parce que chaque appel que nous recevons est différent, que nous répondions à un appel d'urgence en faveur de services médicaux, à un signal d'alarme d'incendie ou que nous allions lutter contre un incendie dans un immeuble. C'est un travail physiquement astreignant. Mais j'ai toujours été une personne active en bonne forme physique et je faisais du sport quand j'étais jeune, si bien que le fait de rester active était ce qui m'intéressait dans ce travail.

Il s'agit d'un travail fondamentalement dangereux mais ce n'est généralement pas la première chose qui me vient à l'esprit. Le fait de ramper dans un immeuble en feu ou de lutter pour éteindre l'incendie d'une voiture est une chose qui me passionne.

Au cours de mes 15 années dans le département, j'ai gravi les échelons de la profession. J'avais débuté comme pompier, étais devenue auxiliaire médicale puis lieutenant et avant de passer cinq ans comme capitaine des pompiers. J'inspectais les bâtiments de la ville pour m'assurer qu'ils respectaient le code. Lorsqu'un incendie se produisait, j'enquêtai pour déterminer s'il s'agissait d'un accident ou d'un incendie volontaire et j'avais des pouvoirs de police me permettant de procéder à une arrestation, si cela s'avérait nécessaire.

Pendant ce temps, j'ai eu deux enfants. maintenant

J'ai 40 ans et j'aime beaucoup ce que je fais. J'espère prendre ma retraite à l'âge de 50 ans avec 25 ans d'ancienneté. La prochaine étape de ma carrière serait celle de chef de bataillon, fonction qui peut comprendre le commandement des opérations lors d'un incendie ou d'un accident. Je ne tiens pas à la franchir actuellement mais dans cinq ans, la situation sera peut-être différente.

Quand les gens m'interrogent sur un changement de carrière, je leur réponds : faites ce que vous avez envie de faire. Si vous n'aimez pas ce que vous faites, vous n'aimerez pas vous rendre au travail chaque jour. Mon salaire a été réduit de 15 000 dollars quand j'ai changé de profession mais l'argent ne comptait pas pour moi. Je voulais être heureuse. Je n'avais que 25 ans, je n'avais pas d'enfants et, qui plus est, j'avais le temps et l'énergie nécessaires pour poursuivre une nouvelle carrière.

Je ne suis pas toujours entièrement satisfaite quand je rentre à la maison, après mon service. Nous n'avons pas toujours à lutter contre un incendie. Mais il y a des jours où nous aidons une femme à accoucher ou sauvons la vie d'un homme souffrant d'une crise cardiaque, ou fournissons simplement des sacs de sable à une femme qui craint que sa maison ne soit inondée pendant une tempête, une femme tellement reconnaissante qu'elle m'a embrassée en pleurant puis m'a envoyé une note de remerciements chaleureuse. C'est pour cela que j'exerce ce métier. ■

# Entrer à l'université



Avec l'aimable autorisation du College Summit

Des participants au College Summit rédigent des lettres de motivation à l'appui de leur demande d'inscription à l'université.

**V**oici l'une des grandes questions existentielles :  
Comment faire pour réussir dans la vie ? Et  
d'abord qu'est-ce que ça veut dire, réussir ?

Les philosophes et les conseillers ont probablement toutes sortes de réponses à apporter à cette question, mais pour une jeune personne de 16 ou 17 ans aux États-Unis, il existe une solution toute simple : faire des études supérieures.

D'après les enquêtes du gouvernement américain, un titulaire d'un diplôme d'études supérieures gagnera en moyenne un million de dollars de plus, à l'échelle d'une vie, qu'un simple diplômé de l'enseignement secondaire.

Le choix paraît donc simple, mais il reste ensuite à répondre à des questions plus difficiles : Comment entrer à l'université ? Quel établissement supérieur choisir ? Celui-ci vous acceptera-t-il ? Comment financer ses études ?

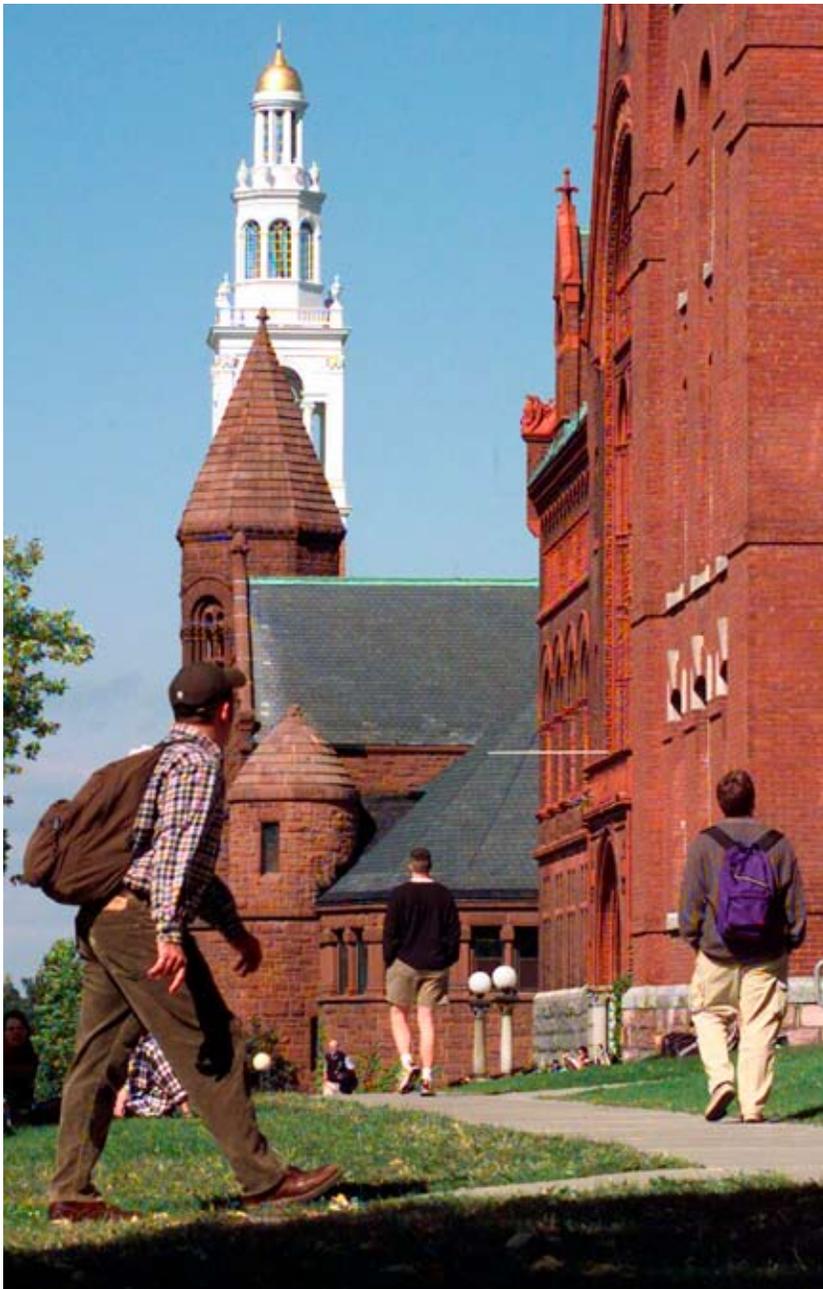
La simple admission dans une université nécessite beaucoup d'efforts et de recherches. La plupart des jeunes qui y parviennent ont un parent qui les conseille et les

motive tout au long de ce processus.

Mais les parents qui n'ont pas fait d'études sont désavantagés lorsqu'ils essaient d'aider leurs enfants à entrer à l'université. Et souvent, les enfants de ces familles ne s'estiment pas destinés à faire des études, même s'ils ont des notes suffisamment bonnes pour être admis à l'université.

C'est pour remédier à cette situation qu'a été créé College Summit. Il s'agit d'une organisation à but non lucratif fondée il y a quinze ans lorsque quatre adolescents d'un quartier défavorisé de Washington sont allés voir un conseiller d'un centre de proximité et lui ont demandé de les aider à entrer à l'université. Ce conseiller s'appelait J.B. Schramm et aujourd'hui, College Summit coopère avec les lycées de 10 États fédérés et aide 17 000 élèves en dernière année du secondaire qui ont besoin d'un coup de pouce pour entrer à l'université.

En accordant une attention particulière aux élèves issus de milieux défavorisés, College Summit aide les élèves à respecter tout au long de leur dernière année de lycée



Des étudiants de l'université du Vermont à Burlington.

les dates limites des différentes étapes du processus d'admission. Un autre objectif tout aussi important de l'organisation consiste à aider les établissements secondaires à convaincre leurs élèves de la possibilité de faire des études. Les dirigeants de l'organisation ont compris que lorsque des jeunes voient d'autres jeunes – qui leur ressemblent beaucoup – entamer des études universitaires, ils commencent à penser qu'ils ont eux aussi une chance.

Ces petits changements finissent par avoir

d'importants effets, explique M. Schramm.

« Un jeune qui est le premier de sa famille à obtenir un diplôme universitaire met fin pour de bon au cycle de la pauvreté qui s'est transmis de génération en génération », poursuit M. Schramm, fondateur et PDG de l'organisation.

Pour préparer les élèves à se faire admettre à l'université, College Summit emploie une stratégie utilisée dans l'armée : un camp d'entraînement. Dans l'armée, ces camps sont une période de formation intensive de base au cours de laquelle des civils deviennent des soldats. Le camp d'entraînement de College Summit est une période d'immersion de quatre jours au cours de laquelle des instructeurs aident des jeunes à nourrir d'autres ambitions qu'un diplôme du secondaire et à s'imaginer dans le rôle d'un étudiant, et même d'un diplômé de l'enseignement supérieur.

Maintenant que College Summit a fait ses preuves et a établi des partenariats de grande envergure avec des lycées et des districts scolaires, l'objectif est d'inculquer aux élèves du secondaire de plus grandes ambitions. Si l'obtention d'un diplôme du secondaire a longtemps été un objectif en soi, College Summit et ses établissements partenaires veulent que les élèves considèrent ce diplôme comme le simple point de départ d'un plus long parcours.

Afin que les élèves en dernière année de lycée envisagent naturellement de faire des études après l'obtention de leur diplôme du secondaire, College Summit met à la portée de tous les élèves les outils et les programmes d'études qui leur permettent de planifier des études postsecondaires. College Summit et ses établissements partenaires intègrent ces activités dans les emplois du temps des élèves et forment les enseignants afin qu'ils puissent orienter les élèves et les encourager à poursuivre leurs études.

College Summit ne cherche pas à ce que tous les

© AP Images/Toby Talbot. File

élèves s'orientent vers l'université mais à ce qu'ils ne soient pas privés de cette possibilité simplement parce que leur établissement secondaire ne les y a pas préparés.

« Notre objectif est d'aider tous les élèves à trouver la voie qui leur convient », explique M. Schramm, « qu'il s'agisse d'un programme universitaire de quatre ans, d'un diplôme obtenu au bout de deux ans, de l'armée ou d'une formation technique. » ■

# Ouvrez les yeux

Eldon Harmon



Photo de Frank Abbruzzese / Avec l'aimable autorisation de Deloitte LLP

L'auteur Eldon Harmon poursuit une excellente carrière dans une société internationale après l'impulsion que lui a donnée sa participation à un programme du College Summit.

*Un jeune cadre d'entreprise qui a réussi évoque l'un des tournants de sa vie, le moment où le programme College Summit lui a montré comment s'orienter, au-delà de ses études secondaires, vers l'enseignement supérieur afin d'élargir et d'améliorer ses choix de carrière.*

*Eldon Harmon est aujourd'hui consultant chez Deloitte LLP, l'une des premières organisations de services-conseils du monde, dans le domaine de la gestion des risques pour les entreprises. Il est aussi bénévole au College Summit, où il aide des jeunes en quête d'un avenir satisfaisant.*

**M**a mère nous a élevés seule, mon frère et moi. Elle voulait que ses fils aient la meilleure vie possible et elle nous a donné tout l'amour et le soutien dont elle était capable. La violence et la drogue nous guettaient à chaque coin de rue dans notre quartier d'East New York, dans le district de Brooklyn. Élever deux garçons

dans de telles conditions n'était donc pas chose facile et je garderai toujours en mémoire la volonté résolue de ma mère de subvenir à nos besoins et de nous protéger des dangers de notre milieu. Elle a exercé une immense influence sur nous pendant notre enfance et notre adolescence, mais lorsqu'il s'est agi de prévoir ce que nous ferions après nos études secondaires, elle n'avait qu'une expérience limitée des formalités d'admission dans les établissements d'enseignement supérieur.

Au lycée, j'avais des notes moyennes et je ne savais pas trop ce que je voudrais faire une fois mon diplôme en main. Comme il n'y avait qu'un conseiller d'orientation pédagogique pour 500 lycéens, je n'ai pas eu beaucoup d'aide pour déterminer les options qui s'offraient à moi. Avant d'arriver à ma dernière année d'études secondaires, en 1997, j'ai entendu parler du programme College Summit et j'ai décidé de m'inscrire à l'atelier de rédaction organisé pendant l'été dans le cadre de ce programme, parce que, me suis-je dit à l'époque, cela me permettrait de sortir quelques jours de Brooklyn pendant la canicule. Je voulais aussi savoir ce qu'était ce programme et également me rendre compte un peu de la vie sur un campus universitaire.

Je suis arrivé au Connecticut College sans savoir exactement à quoi m'attendre. Le premier soir, il y a eu une discussion à bâtons rompus au cours de laquelle nous avons pu parler des obstacles qui, dans notre optique, s'opposaient à ce que nous entrions à l'université. Beaucoup de mes congénères étaient comme moi, c'est-à-dire qu'ils seraient les premiers de leur famille à faire des études supérieures. Pendant cette soirée, nous avons été amenés bon gré mal gré à exprimer nos espoirs et nos craintes devant l'avenir et à évoquer nos difficultés passées.

Ce qui m'a le plus frappé, au milieu de ce groupe réuni le premier soir de l'atelier, c'était une remarque de notre animateur nous incitant à ouvrir les yeux, à reconnaître que nous étions en fait remarquablement privilégiés d'être parvenus à ce stade, où nous avons la possibilité de faire des études supérieures. Des générations entières de gens qui nous ont précédés n'auraient pas pu imaginer la chance que nous avons. Bien que je ne me sois jamais considéré comme privilégié, après l'explication si claire de l'animateur j'ai compris que je me devais de travailler de mon mieux.

C'est à ce moment-là que mon niveau d'optimisme face à l'avenir a changé, que mon attitude s'est modifiée

radicalement. Jusque-là, je n'avais pensé qu'à faire le minimum, à éviter d'échouer. Après ce soir-là, j'ai voulu prouver que j'étais supérieur à la moyenne, voire que j'étais appelé à un rôle de direction. La possibilité d'entrer à l'université et de faire une belle carrière m'est finalement apparue comme plus réelle et cela m'a motivé. Je me suis donc mis très sérieusement à préparer mes épreuves et mes dossiers d'inscription dans différentes universités.

À ma rentrée en dernière année de lycée, j'ai compris que j'avais eu de la chance d'avoir bénéficié de ce coup de pouce. J'ai fait une demande d'admission au programme de sciences de l'environnement et de foresterie de l'Université d'État de New York, où j'ai été accepté et où j'ai obtenu mon diplôme de premier cycle. Après cela, j'ai fait une maîtrise en gestion des télécommunications à l'Université de Syracuse (État de New York).

Au début, j'ai trouvé les cours difficiles à l'université. Je ne me sentais pas à la hauteur et j'ai parfois été tenté d'abandonner. J'avais d'abord pensé à travailler dur pour rattraper mon retard, mais j'ai vite compris que je ne pourrais pas réussir en m'y prenant tout seul. Je devais m'impliquer, faire partie d'une communauté universitaire, me joindre à des groupes d'étude et à divers clubs pour pouvoir tirer des enseignements de l'expérience des autres et améliorer mes résultats. C'est une leçon que j'ai appliquée et que j'applique encore aujourd'hui.

Employé maintenant chez Deloitte comme consultant, j'aide de grandes organisations à se prémunir contre les risques en matière de sécurité. Et il se trouve, par pure coïncidence, que la société Deloitte finance le programme College Summit, auquel elle fournit aussi des services gratuits. Les employés de la société sont également encouragés à appuyer le programme. Je n'ai appris cela que deux ou trois mois après être entré chez Deloitte et le fait que la société qui m'emploie entretienne ces relations avec l'organisation qui m'a aidé plusieurs années auparavant est venu confirmer pour moi la validité



Un étudiant en plein bachotage à la bibliothèque de l'université de l'Idaho.

© AP Images/Moscow-Pulamm Daily News, Geoff Crimmins

de mon choix d'employeur. Les relations entre les deux organisations sont particulièrement solides : Deloitte est la première source de bénévoles du secteur privé pour le College Summit. L'été dernier, j'ai offert mes services de conseiller à un atelier du College Summit et j'ai travaillé individuellement avec 14 étudiants.

En voyant arriver les étudiants, je me suis revu à leur place, n'ayant aucune idée de ce que je voulais faire et ne sachant pas pourquoi je devrais faire des efforts. Je leur ai lancé le même défi qui m'avait été lancé ; je leur ai demandé d'ouvrir les yeux, de viser haut et de réaliser tout ce qu'ils seraient capables de faire si rien n'était impossible. Grâce à ces conversations autour de quelques grandes idées, nous avons pu déterminer ensemble ce qui était important à leurs yeux, quel avenir possible les attendait, et nous efforcer de trouver les universités qui répondraient à leurs besoins.

Le fait que je sois un ancien du College Summit m'a beaucoup aidé à établir des rapports avec mes étudiants. J'ai pu ainsi voir en eux beaucoup de choses qui sont en moi et je crois que, de leur côté, ils ont pu voir en moi un peu d'eux-mêmes ; ils l'ont d'ailleurs exprimé à plusieurs reprises en disant : « S'il a pu réussir, nous pouvons réussir aussi. » J'espère que les jeunes qui se demandent ce qu'ils feront après leurs études secondaires penseront à mon histoire et qu'ils verront que les possibilités sont là, qu'elles les attendent, et qu'il suffit qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils les voient et qu'ils travaillent de toutes leurs forces à les saisir. ■

# Une vie de changements

Maggie Leffler



L'auteure chez un libraire lors de la séance de dédicaces de son premier livre.

*Le choix d'une carrière est difficile. En choisir deux doit l'être encore plus. Pourtant, selon notre auteure, être romancière et médecin était pour elle le seul choix possible.*

*Le docteur Maggie Leffler pratique la médecine familiale à Pittsburgh (Pennsylvanie); son premier roman, The Diagnosis of Love, a été publié en 2007, son deuxième, The Goodbye Cousins, devrait l'être en juin 2009.*

**J**e me souviens très bien de la « Journée des vocations » à mon école élémentaire : avec mes neuf ans et mes nattes, j'ai levé la main pour dire que je voulais être médecin et romancière. Mon rêve a été reçu avec plus

d'incrédulité que celui du garçon qui espérait un jour jouer pour les Orioles de Baltimore [une équipe professionnelle de base-ball].

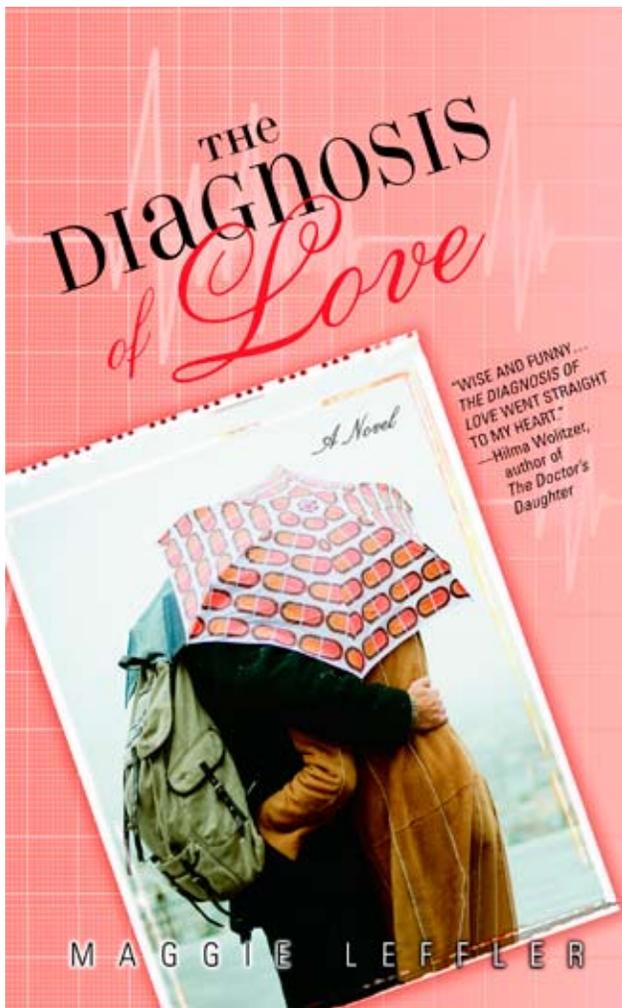
Ma mère et mon père étaient médecins, ma grand-mère romancière et, toute jeune, ils m'avaient inspirée. Plus tard, après la mort de mes parents, je me suis rendu compte que ces deux professions étaient liées par ma propre mortalité : je voulais me sauver et sauver les êtres qui m'étaient chers grâce à des connaissances médicales mais je voulais aussi écrire quelque chose qui me survivrait. À terme, je voulais juste toucher les gens pendant que j'en avais la possibilité. C'est cela qui m'a motivé à faire des études de médecine et c'est aussi cela qui me motive et me force à écrire.

Depuis que je sais lire, j'aime coucher des mots sur le papier, façonnant mes petites vérités en histoires diverses. À l'école élémentaire, j'ai commencé à écrire des nouvelles que j'ai appelées « Les cinq grands », inspirées par une vision moins dysfonctionnelle de ma propre famille. Au collège, je suis passée à des romans courts inspirés de ceux de Judy Blume ; au lycée j'ai écrit un scénario de film, et j'ai terminé mon premier roman l'année après avoir reçu mon diplôme de l'Université du Delaware. Je ne peux pas me souvenir d'une seule époque à laquelle je n'écrivais pas.

Faire ma médecine, d'un autre côté, a été une décision mûrement réfléchie assortie de

deux gros obstacles : les sciences et les tests normalisés. Les premières – la chimie, la physique et la chimie organique – étaient difficiles pour moi. Les seconds – notamment les Medical College Achievement Tests (MCAT) – induisaient en moi des crises de panique et mes mains devenaient tellement moites que, en cette époque d'avant les tests informatisés, j'avais les plus grandes difficultés à tenir un crayon. Mais j'ai persévéré et j'ai suivi les cours préparatoires requis pendant les 16 semaines de l'enfer des cours d'été et des classes de préparation aux MCAT. Durant l'automne de ma dernière année d'université, j'ai envoyé des demandes d'admission à différentes écoles de médecine.

Avec l'aimable autorisation de Katherine Brown



Avec l'aimable autorisation de Bantam Dell

En 2007, après des années de travail, Maggie Leffler publie son premier livre chez Bantam Dell.

Le printemps suivant, randonnant en Autriche, j'ai appelé chez moi à partir d'un téléphone payant d'une auberge de jeunesse et j'ai appris qu'aucune des 27 écoles de médecine auxquelles j'avais envoyé mes demandes ne m'avait acceptée. Je m'étais peut-être trop concentrée sur la littérature américaine pendant mes études; je n'avais peut-être pas eu l'air suffisamment scientifique.

En un sens, ma mère a transformé cette triste réalité en une opportunité. « Maintenant, tu peux vraiment rêver. Qu'est-ce que tu voudrais faire si tu pouvais faire ce que tu voulais? » s'est-elle enquis à travers des milliers de kilomètres de fil téléphonique. « Je veux écrire des livres que les gens liront et reliront », lui ai-je répondu mais je pensais réellement « je voudrais être médecin ».

Le moment était venu de trouver mon premier « vrai travail » : à l'université du Maryland, laborantine dans une pièce sans fenêtre que j'avais secrètement nommée le « donjon ». Sous la houlette du directeur du labo, je

mesurais les déplacements micrométriques de protéines séparées par une solution colloïdale en pensant que j'égrenais les minutes de ma propre vie. Pendant les temps morts, en attendant que les réactifs bouillent ou que les minuteurs sonnent, j'écrivais. Bientôt, le directeur a cessé de me poser des questions sur l'école de médecine pour ne m'interroger que sur mon roman, ce que je considérais comme symbolique d'un double échec. Après tout, j'avais écrit à plus d'agents littéraires qu'aux écoles de médecine et aucun ne semblait vouloir lire mon manuscrit, a fortiori me représenter. Il me semblait possible que je passe le reste de ma vie à écrire des histoires que personne ne voulait lire et à poursuivre une profession dans laquelle personne ne voulait que j'entre.

Six mois plus tard, par une froide journée de janvier, j'ai pris l'avion pour l'île de Grenade où j'allais entrer à la Saint George's University, une école de médecine off-shore qui avait osé m'accepter et, chose plus étonnante encore, à laquelle j'allais oser suivre des cours. La vie dans un pays en développement a été une époque de découvertes, à commencer par la plus importante de toutes : que j'étais intelligente, ce dont j'avais commencé à douter dans les mois qui avaient suivi la remise de mon diplôme. À Saint George's, j'ai eu l'idée d'un nouveau livre que j'ai terminé avant la fin de mes études. Pendant ma résidence à Pittsburgh, je l'ai réécrit et puis je l'ai encore réécrit lorsque j'ai commencé ma pratique privée. L'année de la naissance de mon fils, *The Diagnosis of Love* a été accepté par un éditeur.

Les années à l'hôpital m'ont appris qu'il n'y a pas tant de différences entre l'écriture et la médecine. Tous les jours, les malades me confient des histoires à n'en plus finir dont je dois extraire les éléments importants, obligée par mon travail de sacrifier les détails qui m'intéressent pour ne retenir que ceux qui importent pour leur état de santé. Je suis fière d'être l'éditrice fantôme de leurs histoires.

Cela a été une vie de changements, tant dans mes histoires que dans mes attentes personnelles. Je n'avais jamais prévu de quitter le pays pour devenir médecin mais cela m'a donné de la matière pour mes écrits. Et en médecine comme en écriture, les changements et les révisions ne cessent jamais. Chaque jour, il faut faire des choix : quels concepts désuets puis-je oublier, que dois-je garder? La médecine est la quête d'un idéal insaisissable; dans l'écriture, il y a toujours la version suivante.

Je suis devenue ce que je voulais être lorsque je serais adulte, mais je suis toujours en devenir. ■

# Documentation complémentaire

## Livres, articles, sites Internet et films (en anglais)

### LIVRES

**Bolles, Mark E. and Richard N. Bolles.** *Job-Hunting Online: A Guide to Job Listings, Message Boards, Research Sites, the UnderWeb, Counseling, Networking, Self-Assessment Tools, Niche Sites*, 5th ed. Berkeley, CA: Ten Speed Press, 2008.

**Bolles, Richard N., Carol Christen, and Jean M. Blomquist.** *What Color Is Your Parachute? For Teens: Discovering Yourself, Defining Your Future*. Berkeley, CA: Ten Speed Press, 2006.

**Brooks, David.** *On Paradise Drive: How We Live Now (and Always Have) in the Future Tense*. New York, NY: Simon & Schuster, 2004.

**Danziger, Sheldon and Cecilia E. Rouse, eds.** *The Price of Independence: The Economics of Early Adulthood*. New York, NY: Russell Sage Foundation, 2007.  
<http://www.princeton.edu/pr/pwb/08/0505/econ/>

**Erickson, Tamara J.** *Plugged In: The Generation Y Guide to Thriving at Work*. Boston, MA: Harvard Business Press, 2008.

**Fields, Bea, ed.** *Millennial Leaders: Success Stories from Today's Most Brilliant Generation Y Leaders*. New York, NY: Morgan James, 2008.

**Gavin, Michelle D., ed.** *A Work in Progress: The Prospects and Potential of the World's Youth*. New York, NY: International Debate Education Association, 2008.

**Howe, Neil and William Strauss.** *Millennials Rising: The Next Great Generation*. New York, NY: Vintage Books, 2000.

**Huntley, Rebecca.** *The World According to Y: Inside the New Adult Generation*. Crows Nest, New South Wales, Australia: Allen and Unwin, 2006.

*The Millennials: Americans Born 1977 to 1994*, 3rd ed.; by the *New Strategist* editors. Ithaca, NY: New Strategist Publications, 2006.

**Pink, Daniel H.** *The Adventures of Johnny Bunko: The Last Career Guide You'll Ever Need*. New York, NY: Riverhead Books, 2008.

**Pink, Daniel H.** *A Whole New Mind: Moving from the Information Age to the Conceptual Age*. New York, NY: Riverhead Books, 2005.

**Sutherland, Anne and Beth Thompson.** *Kidfluence: The Marketer's Guide to Understanding and Reaching Generation Y: Kids, Tweens, and Teens*. New York, NY: McGraw-Hill, 2003.

### Livres de collaborateurs au eJournal

**Rennicke, Jeff.** *Treasures of Alaska: Last Great American Wilderness*; photographs by Michael Melford. Washington, DC: National Geographic, 2001.

**Scheib, Walter and Andrew Friedman.** *White House Chef: Eleven Years, Two Presidents, One Kitchen*. Hoboken, NJ: J. Wiley, 2007.

### ARTICLES

"Briefing Strategies: Generation Y: Marketing to the Young Ones (18-26s)," *Euromonitor International*, September 2007.  
[http://www.euromonitor.com/Generation\\_Y\\_Marketing\\_To\\_The\\_Young\\_Ones\\_\(18\\_26S\)](http://www.euromonitor.com/Generation_Y_Marketing_To_The_Young_Ones_(18_26S))

**Brooks, David.** "The Organization Kid," *Atlantic Monthly*, vol. 287, no. 4 (April 2001): pp. 40-54.

**Farrell, Andrew.** "The World's Richest Dropouts," *Forbes*, June 30, 2008.  
[http://www.forbes.com/businessbillionaires/2008/06/30/billionaires-education-college-biz-billies-cx\\_af\\_0630billiedropouts.html](http://www.forbes.com/businessbillionaires/2008/06/30/billionaires-education-college-biz-billies-cx_af_0630billiedropouts.html)

### SITES INTERNET

#### Gouvernement

**Americorps**  
The national youth service program.  
<http://www.americorps.gov>

### **Career Voyages**

A joint effort of the U.S. Department of Labor and the U.S. Department of Education offers career-related posters, brochures, and information about occupations and industries.

<http://www.careervoyages.gov/index.cfm>

### **EDU411**

A U.S. government site that serves as a portal to a variety of information on higher education and career selection.

<http://www.edu411.org/programs/>

Finding Yourself: Top Personality and Career Tests on the Web

[http://www.edu411.org/featured\\_articles/Finding\\_Yourself:\\_Top\\_Personality\\_and\\_Career\\_Tests\\_on\\_the\\_Web/](http://www.edu411.org/featured_articles/Finding_Yourself:_Top_Personality_and_Career_Tests_on_the_Web/)

### **O\*NET Resource Center**

The Occupational Information Network (O\*NET), a government-sponsored site, offers a broad range of information about occupations.

<http://www.onetcenter.org/links.html>

### **Associations**

#### **Association of Career Professionals International**

This association specializes in all aspects of career services, including career management and transition, assessments, coaching, talent retention, and organizational consulting.

<http://www.iacmp.org/index.html>

#### **College Summit**

This nongovernmental organization works to give promising but underprivileged high school students a boost into adult life by sponsoring college boot camps, coaching them, and preparing them for application, selection, and financial aid.

<http://www.collegesummit.org/>

#### **EdVenture Partners**

This organization provides real-world professional marketing experience to college students by partnering with actual corporate/government/organizational clients.

<http://www.edventurepartners.com>

#### **National Association of Colleges and Employers (NACE)**

NACE connects employers with schools and students and does extensive surveying of college students.

<http://www.naceweb.org>

### **Universum**

With a focus on marketing and branding, this company does an annual survey of college seniors in the U.S. and around the world to determine trends in employment choice.

<http://www.universumglobal.com>

### **FILMOGRAPHIE**

*Clerks* (1994)

<http://www.imdb.com/title/tt0109445/>

Producer: Miramax Films

Synopsis: A day in the lives of two convenience store clerks named Dante and Randal as they annoy customers, discuss movies, and play hockey on the store roof.

Running time: 89 minutes

*Glengarry Glen Ross* (1992)

<http://www.imdb.com/title/tt0104348/>

Producer: New Line Cinema

Synopsis: An examination of the machinations behind-the-scenes at a real estate office.

Running time: 100 minutes

*The Graduate* (1967)

<http://www.imdb.com/title/tt0061722/>

Producer: Embassy Pictures

Synopsis: Recent college graduate Benjamin Braddock searches for direction in life and becomes ensnared in romantic entanglements.

Running time: 105 minutes

*Ladder 49* (2004)

<http://www.imdb.com/title/tt0349710/>

Producer: Touchstone Pictures

Synopsis: Under the watchful eye of his mentor, a probationary firefighter matures into a seasoned veteran at a Baltimore, Maryland, fire station.

Running time: 114 minutes

*Working Girl* (1988)

<http://www.imdb.com/title/tt0096463/>

Producer: 20th Century Fox

Synopsis: When a secretary's idea is stolen by her boss, she seizes an opportunity to steal it back by pretending she has her boss's job.

Running time: 113 minutes

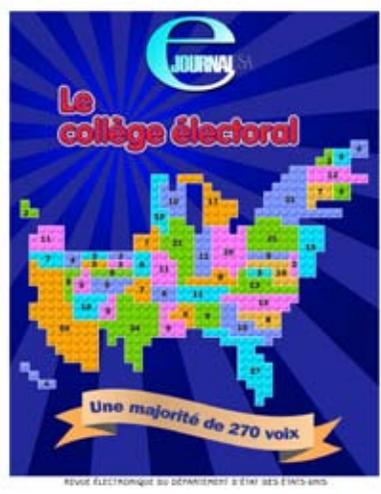


**America.gov**

*Les États-Unis dans le monde d'aujourd'hui*

**Nouveau site de eJournalUSA**

<http://www.america.gov>



**UNE  
REVUE  
MENSUELLE  
PROPOSÉE  
DANS  
DIFFÉRENTES  
LANGUES**

